



# L'AMIRAL DE L'ESCADRE BLEUE

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES ET DIX TABLEAUX

PAR

M. PAUL FOUCHER

MISE EN SCÈNE DE M. SAINT-ERNEST — MUSIQUE DE M. BOVERY — BALLET DE M. MATHIEU — DÉCORS DE MM. DARAN ET MOYNET

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial du Cirque, le 19 octobre 1857.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

JORN BYNG, amiral de l'escadre bleue, 59 ans.....	MM. BOGAGE.	LE COMTE DE ROCHAMBEAU.....	MM. LAROCHE.
SIR FRANCIS WILKIE, capitaine d'infanterie de marine, 50 ans.....	LATOCHE.	LE COMTE DE MAILLEBOIS.....	COCHET.
SIR HARRY CLEVELAND, secrétaire de l'Amirauté.....	E. GALAND.	UN HOMME DE L'AMIRAUTÉ.....	HERAULT.
GASTON DE FRONTENAC, capitaine de la frégate l'Espérance.....	F. DESOULLES.	UN DOMESTIQUE.....	LANGLENS.
L'EMBELLE, quartier-maître, d'.....	WILLIAM.	UN SOLDAT DE MARINE.....	A. DARCOURT.
ROBINSON, maître du vaisseau de l'amiral Byng, 50 ans.....	YENNER.	MISS AMELIE WILKIE.....	M <sup>lle</sup> ANAIS REY.
LE MARÉCHAL DE RICHELIEU.....	ARONDEL.	EDOUARD BYNG.....	FLORENCE.
LORD ROBERT BERTIE, officier de marine anglaise.....	TOURNOT.	LE DUC DE FRONSAC.....	DUPLESSY.
UN PARLEMENTAIRE.....	NORL.	UNE VIVANDIÈRE FRANÇAISE.....	CHEVALIER.
LE VICE-AMIRAL SMITH, président du conseil.....	LEBEL.	OFFICIERS DE LA MARINE FRANÇAISE OFFICIERS DE LA MARINE ANGLAISE. MARINS ANGLAIS. MARINS FRANÇAIS. SOLDATS ANGLAIS. ESPAGNOLS. PRUSSIENS.	
CARCAMO, alcade de Citadella.....			

— Représentation, reproduction et traduction réservées —

## ACTE PREMIER

Une grande salle de l'amirauté de Portsmouth. — Grandes fenêtres au fond et latérales. — On voit la rade et les vaisseaux.

### SCÈNE PREMIÈRE.

L'EMBELLE, ROBINSON, le bras en écharpe et fumant sur une chaise.

L'EMBELLE, entrant (1).

A qui diable m'adresser?... Tiens! mais je reconnais cette figure-là... nous nous sommes quittés sur le port... Je suis bien ici, n'est-ce pas, à l'hôtel de l'Amirauté anglaise de Portsmouth?

Oui.

ROBINSON.

(1) Ce rôle doit être joué avec un léger accent méridional.

L'EMBELLE.  
Le capitaine de la frégate française... tu connais notre corvette française?... (signe de Robinson), m'envoie savoir ce qu'il y a à faire pour déclarer le passage de notre bâtiment dans votre port, où nous avons été jetés par la tempête. Ah ça, nous n'avons rien à craindre ici?

Non.

ROBINSON.

L'EMBELLE.  
Oui... non... En voilà un à qui il restera des paroles dans l'autre monde, car il n'en consomme pas beaucoup dans celui-ci. Dis donc, John Bull, tu étais plus bavard avec les bris, toi et tes camarades, quand vous faisiez tant de signaux, en pleine mer, sur les débris de votre chaloupe dématée... La vague était épouvantable... personne n'osait aller vous secourir... mais vous agitez tant de mouchoirs que ça a ému la sensibilité du capitaine. On voulait l'empêcher d'aller à votre secours... sais-tu ce qu'il a répondu?

Non.

ROBINSON.

L'EMBEILLIE, ironiquement à Robinson.

Ah! c'est juste... Il a répondu : « J'aime mieux être le compagnon que le spectateur inutile de leur mort... » Il doit pourtant tenir à la vie... car il est fortement amoureux et non moins fortement aimé, le capitaine... Eh bien! il est descendu lui-même dans sa meilleure chaloupe, et, dix minutes après, vous étiez à bord de notre frégate, qui vous a déposés tout à l'heure sur le plancher des vaches anglaises, sains et saufs... c'est-à-dire, toi avec un atout au bras. Et quand le capitaine a risqué sa vie pour sauver ta peau à toi, qui n'es qu'un simple maître... Tu es simple maître, comme moi ?

Oui.

ROBINSON.

L'EMBEILLIE.

Moi, de plus, je suis du Roussillon; mais, du moins, on remercie les gens dans notre pays, tandis que toi, c'est tout au plus si tu as dit merci au capitaine!... Ça ne t'aurait pourtant pas écorché la bouche... (On entend le premier coup d'une salve d'artillerie. L'Embellie va à la fenêtre.) Tiens, ton escadre qui rentre dans le port... On rend les honneurs au vaisseau amiral... Comment s'appelle-t-il ton amiral ?

Byng.

ROBINSON.

L'EMBEILLIE.

C'est heureux que le nom n'ait qu'une syllabe! s'il en avait eu deux... il y a gros à parier que je ne te l'aurais pas arraché... J'avais envie, pour te délier la langue, de te proposer une bouteille de porter... mais ce genre de liquide-là et moi nous nous connaissons, il faut toujours qu'il y en ait un qui mette l'autre sur le dos; il y a gros à parier que ça serait moi qui resterais dessous. Or, mon capitaine m'a bien dit : « L'Embellie, » on m'appelle comme ça à cause de mon air gracieux, « je te défends de te griser à bord, mais à terre... c'est différent... » Tu vas me dire, sans doute... c'est-à-dire non... tu ne me le diras pas, attendu que tu n'ouvres pas la bouche, mais tu penseras que nous sommes ici à terre... Moi, je ne connais la terre qu'en France; je suis du Roussillon et natif de Rivesaltes!... J'attends que je puisse trinquer avec mes camarades, à la Rochelle ou à Brest... et pour le moment, je vais à l'Amirauté.

Pas par là.

ROBINSON.

L'EMBEILLIE.

Pourquoi pas par là ?

ROBINSON.

Salle du conseil... on juge...

L'EMBEILLIE.

Et qui donc ?

ROBINSON.

Un officier.

L'EMBEILLIE.

Accusé ?

ROBINSON.

De désertion.

L'EMBEILLIE.

Il n'en a jamais tant dit... Si tu deviens aussi bavard, John Bull, tu te feras punir pour indiscrétion.

ROBINSON, lui montrant un autre côté.

C'est par là.

L'EMBEILLIE.

Merci, insulaire, et au plaisir de ne jamais te revoir (il sort.)

ROBINSON, apercevant Byng.

Mon amiral! (il se lève.)

## SCÈNE II.

AMÉLIE, BYNG, EDOUARD, ROBINSON. (Une femme de chambre accompagne Amélie. Des domestiques suivent Byng et son frère.)

BYNG.

Édouard, aidez miss Amélie à se débarrasser de sa mante.

EDOUARD.

Oui, mon frère. (Il reste au fond avec Amélie, à qui il donne ses soins.)

BYNG, apercevant Robinson.

Robinson, mon vieux camarade, j'ai su déjà qu'emporté par la tourmente, quand je t'envoyais rallier un de mes vaisseaux, tu avais trouvé asile sur un bâtiment français... Le nom de ce bâtiment ?

ROBINSON.

L'Espérance.

BYNG.

Et celui du capitaine ?

ROBINSON.

Gaston de Frontenac.

AMÉLIE, qui causait avec Édouard, se retournant.

Il me semble avoir entendu son nom.... Illusion, sans doute...

BYNG.

J'irai remercier cet officier... il doit être encore à Portsmouth... Mais tu es blessé ?

ROBINSON.

Le bras démis.

BYNG.

Eh bien! va passer quelque temps dans notre pays, le Hertford... nous ne reprendrons pas la mer de sitôt... Tu reviendras ce soir, me faire signer un congé de six semaines.

ROBINSON.

Merci, mon amiral. (il sort.)

BYNG, revenant vers Amélie.

L'Amirauté, miss, pour mon séjour à Portsmouth, met ses appartements à ma disposition... et, si vous voulez bien en choisir un... en attendant que vous retrouviez la personne à laquelle vous êtes adressée en Angleterre.

AMÉLIE.

Ah! milord, comment répondre à tant de bonté!...

BYNG.

En acceptant. Édouard, vas toi-même, et vois ce qui pourrait être offert convenablement à miss Amélie.

EDOUARD.

J'obéis, mon bon John. (il sort.)

## SCÈNE III.

AMÉLIE, BYNG.

AMÉLIE.

De grâce, milord, permettez à ma reconnaissance de s'exprimer librement. Orpheline abandonnée, je suis obligée de me rendre seule en Angleterre. Pendant la traversée, que la tempête a faite longue et périlleuse, j'ai été comblée par vous d'égards, d'attentions. Vous m'avez faite votre obligée, amiral; j'oserai presque dire votre amie.

BYNG.

Miss, ce mot est plus qu'une récompense.

AMÉLIE.

Et quand les soins du commandement vous empêchaient de vous occuper de la passagère, votre jeune frère ne me permettait pas de m'apercevoir de votre absence; on eût dit qu'il me croyait de la famille.

BYNG, avec trouble.

De la famille... Oui, c'est un cœur si naïvement expansif!... ah! dans ce moment, le seul peut-être où il nous ait quittés, je puis vous le dire, miss, Édouard est toute ma félicité en ce monde... devrai-je ajouter, toute ma consolation.

AMÉLIE se lève.

Votre consolation, milord!... et de quoi peut-on vous consoler, vous riche et honoré!... vous, l'une des gloires de l'Angleterre?...

BYNG.

Miss, vous me confondez avec mon père... un héros qui m'a laissé d'éclatants souvenirs de victoire bien lourds à porter pour moi... Ma vie s'est écoulée honorable, mais obscure encore dans le devoir!... D'ailleurs, le bonheur est-il toujours dans la fortune, dans l'illustration de notre nom?... Il est dans le foyer, dans les joies intimes de la famille... Méconnu ou trahi, quand mon cœur a voulu se donner, telle a été pour moi l'histoire de cette vie isolée... qui approche déjà de son déclin!...

AMÉLIE.

Isolée, dites-vous?...

BYNG.

Oui, ce mot, je le sens, est ingrat quand il me reste un fils d'adoption, mon pauvre Édouard!... J'étais déjà un homme depuis longtemps; mon père était déjà un vieillard lorsqu'il a vu naître mon frère, lorsque l'apparition du dernier né a fait luire un suprême rayonnement de bonheur sur ses cheveux blancs; mais est-ce encore pour moi un bonheur ?

AMÉLIE.

Ce doute...

BYNG.

Oui... j'ai le droit de douter, car privés de notre père à tous deux, la tendresse de cet enfant s'est reportée sur moi avec un tel excès de sensibilité, que je le sens là, miss, je vis pour

deux, et cette moitié, la plus chère de mon existence, en est, hélas! la plus fragile et semble le plus près de m'échapper.

AMÉLIE.

Que dites-vous?

BYNG.

Oui, plus d'une fois j'eus pour la vie de mon Édouard les plus cruelles inquiétudes, et ces inquiétudes, je n'en suis pas délivré encore! Née d'un vieillard, et pour ainsi dire sur le bord d'une tombe, cette frêle créature semble toujours avoir gardé quelque chose du frissonnement glacial de la mort!... Etiolée et souffreteuse, on dirait un pauvre fleur qui, pour s'épanouir, a percé la neige, et que le moindre choc, le moindre souffle violent va emporter!... Et maintenant, miss, vous comprendrez à quel point mon étoile est fatale, car elle semble faire encore un obstacle et une terreur pour moi, du seul bonheur que le ciel m'ait envoyé, du seul (tristement.) que je puisse espérer jamais.

AMÉLIE.

Et à quelle félicité pourriez-vous aspirer que vous ne méritiez?

BYNG, après un silence.

Pour le moment, miss, il ne s'agit que de vous!... Que puis-je faire encore?

AMÉLIE.

J'accepte vos services, amiral, car il faut que je reparte bientôt.

BYNG.

Quoi! si vite! Vous, notre compatriote...

AMÉLIE.

La France est devenue mon pays... Je suis catholique comme ma mère, une Irlandaise... Mes parents étaient venus se fixer à Brest, dès mon enfance; un devoir momentanément m'amène en Angleterre; mais des liens impérieux, sacrés, me rappellent en France.

BYNG, à part.

Que veut-elle dire?... Elle, orpheline...

AMÉLIE.

Pour le moment, la mission que j'ai à remplir m'a été léguée sous le secret par ma mère; mais puis-je choisir un plus loyal confident... un plus honorable appui?... Pouvez-vous, amiral, m'aider à retrouver une personne que je cherche à l'aide du nom et des indications contenues sous ce pli? (Elle présente à Byng un papier cacheté.)

BYNG, le prenant. À part.

De quels liens parlait-elle?... (Haut.) Il suffit. (Se disposant à ouvrir le papier.) Miss, je vais examiner...

UN HOMME DE L'AMIRAUTÉ, entrant.

Les Commissaires de l'Amirauté séant à Portsmouth, ont l'honneur de prier Son Excellence l'amiral Byng de vouloir bien se rendre auprès d'eux.

BYNG, à l'homme de l'Amirauté.

Je vous suis. (L'homme sort. — À Amélie.) Miss, plus tard, je verrai... je m'informerai... mais en ce moment, vous le voyez (il met le papier dans sa poche.), on m'appelle chez les Commissaires de l'Amirauté... Des comptes à rendre sur l'expédition dont je reviens... puis, un officier menacé d'un arrêt capital... Mon frère, miss, d'ici là, sera à votre disposition, et vous voudrez bien m'excuser... (À part.) Séparés si vite, et pour toujours!... Allons, est-ce que je n'étais pas insensé de songer à elle... (Saluant.) Miss, j'ai l'honneur...

#### SCÈNE IV.

AMÉLIE, puis L'EMBELLE et GASTON DE FRONTENAC.

AMÉLIE.

Oui, oui, il faut que bientôt je sois en France. Là, j'espère retrouver mon protecteur, mon époux!

L'EMBELLE, en dehors.

Par ici, par ici, capitaine, pour cette formalité à l'Amirauté anglaise.

GASTON, en dehors.

C'est bien, tu me retrouveras à bord, je resterai peut-être à l'Amirauté un peu plus de temps qu'on ne pense.

L'EMBELLE, apercevant Amélie.

Ah! mais, dites donc, capitaine... vous ne vous plaindrez pas de la visite... car il y a gros à parier que voilà une personne que vous avez connue à Brest.

GASTON.

Se peut-il!... Amélie!

AMÉLIE, courant à Gaston.

Mon nom... cette fois je ne me trompe pas!... Gaston!... vous, dans ce port d'Angleterre?

GASTON.

Amélie!

L'EMBELLE, à part.

Laissons roucouler les tourtereaux!... moi, je vas retrouver le colombier à voiles. (Il sort.)

GASTON.

Mais votre présence hors de la France, Amélie, est plus étrange, plus inattendue encore... s'il est possible...

AMÉLIE.

Gaston, depuis que nous avons été séparés, un grand malheur... Vous voyez ces vêtements de deuil...

GASTON.

Et ces pleurs dans vos yeux... ah! je devine... votre mère...

AMÉLIE.

A succombé à une douloureuse maladie que semblaient aggraver des inquiétudes... j'ajouterais presque des remords, si je ne connaissais pas ma mère.

GASTON.

Mais vous ne deviez jamais quitter la France, où vous aviez été élevée... où votre père est mort... où nous nous sommes connus dès longtemps.

AMÉLIE.

Le ciel en a ordonné autrement, Gaston!... Au moment d'expirer, ma mère m'a fait approcher de son lit... Là, avec un regard suppliant, elle m'a dit: « Mon enfant, je mourrai plus tranquille si tu me promets, après m'avoir rendu les derniers devoirs, de partir pour l'Angleterre, d'y chercher une per- » sonne dont le nom te sera légué... et d'obéir à ce que te dira » ce gentilhomme. »

GASTON.

Et votre mère n'a pas achevé sa confidence?

AMÉLIE.

Elle ne semblait oser parler, et d'ailleurs la mort lui a imposé, quelques instants après, une terrible discrétion!... Après lui avoir fermé les yeux, j'ai dû obéir... Je ne pouvais vous prévenir de ce voyage; car vous aussi, vous étiez allé faire votre devoir, servir votre pays, au loin sur les mers... J'espérais être revenue en France avant vous.

GASTON.

Mais si c'est un époux que le vœu de votre mère vous a imposé... malgré notre amour, malgré nos projets qui furent approuvés par elle-même?...

AMÉLIE.

Gaston, regardez-moi... Est-ce que vous lisez sur mon front l'infidélité et la trahison?...

GASTON.

Amélie!...

AMÉLIE.

Vous êtes le plus loyal des hommes, comme vous en êtes le plus aimé... Seule au monde, maintenant, je n'ai plus qu'une pensée, vous appartenir saintement et légitimement!... Je suis libre et maîtresse de mon sort, et Dieu, qui m'a faite orpheline, me donnera le courage de mon bonheur... On tenterait en vain de nous séparer, Gaston!... j'échapperais à tous les jugs, je franchirais tous les obstacles pour vous retrouver partout où vous seriez, pour aller vous contier ma tendresse et mon honneur, et je sais que l'un et l'autre seraient en sûreté auprès de vous; et rassurez-vous, si quelqu'un avait pu me forcer à démentir mes plus chères espérances, à briser la félicité de toute ma vie... ah! croyez-moi, Gaston, ce n'aurait jamais été une mère...

GASTON.

Chère Amélie!... pourtant une vague inquiétude...

AMÉLIE.

Oh! c'est aussi trop d'obstination... et faut-il que ce soit à moi, si tristement éprouvée, à vous rendre la sécurité et l'espoir!... Eh! mais, vous ne me disiez pas... cette croix que j'aperçois...

GASTON.

Un ami, un frère d'armes de mon père, le maréchal de Richelieu l'avait, à mon insu, demandée pour moi au roi Louis XV; mais déjà l'amiral La Galissonnière, mon amiral, l'avait attachée lui-même sur ma poitrine comme sur celle... ce sont ses paroles... du plus digne officier de notre marine.

AMÉLIE.

Gaston!... Gaston!... ah! Dieu me pardonnera l'excès de ma joie dans le deuil où je suis!... Il me semble que ma nouvelle patrie tout entière consacre et bénit le choix dont j'étais déjà si fière... Ah! je ne puis retenir mes larmes... mais celles-là sont bien douces... Gaston!... mon Gaston adoré!... (Elle s'approche de lui.)

GASTON.

Que voulez-vous faire, Amélie?

L'AMIRAL DE L'ESCADRE BLEUE.

AMÉLIE.

Je veux fixer à ce ruban une épingle en brillants qui me vient de ma mère et que je vous destinais : ce souvenir de votre Amélie ne se séparera plus de la plus belle de vos parures.

GASTON.

Ah ! je vous remercie, ma bien-aimée. Il me semble que j'ai là, à la fois, toute ma gloire et tout mon bonheur. Maintenant, pardonnez-moi de vous quitter... Je ne puis m'arrêter un seul instant dans ce port, où le hasard seul m'a conduit... Je dois rallier l'escadre au plus tôt... Avant une heure j'aurai quitté Portsmouth.

AMÉLIE.

Je ne veux pas retarder, même d'un instant, l'accomplissement de votre devoir... Heureusement, ces devoirs n'ont pour vous aucun danger, car la France et l'Angleterre sont en paix.

GASTON.

Oui, et cependant j'ai cru remarquer dans ce port un mouvement inaccoutumé ; quelques mots surpris au hasard... mais, je me serai trompé sans doute ; j'ai voulu venir moi-même à l'Amirauté pour m'éclairer... et je pars.

AMÉLIE.

Allez, Gaston, et que je puisse vous dire sans inquiétude : Au revoir et à bientôt. (Il sort.)

SCÈNE V.

AMÉLIE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, qui, en entrant, a vu Gaston se séparer d'Amélie.

Miss!... miss!... Oh ! ce jeune officier français... vous le connaissez ?

AMÉLIE, souriant.

Sans doute... Mais qu'avez-vous donc ? on dirait que vous êtes jaloux ?

ÉDOUARD, à part.

Oh ! ce n'est pas pour moi ! .. (Haut.) Miss, je venais vous dire que votre appartement est prêt... Excusez l'absence de l'amiral ; on vient de me le dire tout à l'heure, il est occupé du sort d'un pauvre officier de marine qui va sans doute être fusillé.

AMÉLIE.

Oh ! l'infortuné !

ÉDOUARD.

Mon frère a déjà intercédé pour lui, et en ce moment il le recommande, je le crains, à sir Harry Cleveland.

AMÉLIE, souriant.

Ah ça ! mais qu'avez-vous donc aujourd'hui ? On dirait que vous avez tressailli en prononçant ce nom ?

ÉDOUARD.

Oui, car ce n'est jamais sans émotion, miss, que je vois mon frère en présence de ce Cleveland.

AMÉLIE.

Et quel est donc ce Cleveland ?

ÉDOUARD.

Un simple secrétaire de l'Amirauté, mais qui a su acquérir, à force d'habileté et d'intrigues, une influence dont on n'ose plus le déposséder. Mon frère me le disait, aucun scrupule ne le retient, aucune règle ne l'arrête dans les voies de la ruse et de la violence.

AMÉLIE.

Et c'est toujours impunément?...

ÉDOUARD.

Les mêmes influences mystérieuses, les mêmes partis fanatiques qui le maintiennent dans ses fonctions, l'ont jusqu'ici préservé du châtime... du châtime qu'a réclamé pour lui, à la tribune de nos Parlements, la parole rude et loyale de mon frère. Sir Harry Cleveland sait que tant mon frère existera, cette odieuse politique qu'il représente aura un infatigable adversaire.

AMÉLIE.

Ah ! je comprends... ce Cleveland s'est fait l'ennemi déclaré de l'amiral.

ÉDOUARD.

Sir Harry Cleveland a redoublé de modération et d'égards pour mon frère, mais ce calme est inexorable, et, malgré moi, quand je les aperçois, comme en ce moment (il remonte.), j'attends avec anxiété que mon frère me soit rendu, car il me semble que le noble cœur de l'amiral bat sans défiance à côté de la main qui doit le frapper.

AMÉLIE.

Votre tendresse vous abuse, vous trouble, Édouard... mais vous aimez votre frère...

ÉDOUARD.

C'est que je suis seul à l'aimer. Miss, laissez-moi vous conduire à vos appartements. (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

SIR HARRY CLEVELAND, BYNG.

BYNG.

Oui, milord, il ne m'appartient pas de contrôler la décision de l'Amirauté, qui renvoie cet officier devant un conseil de guerre ; mais, du moins, je puis porter témoignage en faveur de toute sa vie. Sir Francis Wilkie a toujours été attaché au service de l'escadre que j'ai commandée, et vous pouvez consulter son dossier.

CLEVELAND.

Le délit de désertion est flagrant... et la loi avant tout doit être exécutée.

BYNG.

Prenez-y garde, monsieur, ces textes terribles ne disent pas toujours réellement tout ce qu'on leur fait dire... La loi est aveugle... mais souvent en y voyant pour elle, la justice lui épargne un crime !

CLEVELAND.

C'est au conseil à en décider dans sa sagesse, milord... Dans quelques instants la séance va être reprise pour le prononcé de l'arrêt.

BYNG.

Ne pourrai-je entretenir un instant l'accusé, mon subordonné, avant la séance ?

CLEVELAND.

Cela ne peut être refusé à Votre Excellence. (Un huissier de l'Amirauté paraît.) Faites amener ici l'accusé sous la responsabilité de l'amiral... Au reste, cette affaire a une médiocre importance au moment des grands événements qui se préparent.

BYNG.

Quels événements ?

CLEVELAND.

Même pour vous, amiral, il n'est pas encore temps de les dire ; seulement, j'engagerai Votre Excellence, quoi qu'il arrive, à ne s'étonner de rien. On vous amène sir Francis Wilkie. — Milord, agréez mes respects. (Il sort.)

SCÈNE VII.

BYNG, SIR FRANCIS WILKIE.

BYNG.

Approchez, sir Francis... Vous n'êtes plus devant un juge, mais devant un ami... un ami consterné du coup qui vous frappe, et qui voudrait encore le détourner.

WILKIE.

Je vous remercie, amiral ; mais je crains que ce que vous voulez bien désirer ne soit impossible.

BYNG.

Impossible!... La justification n'est impossible qu'aux coupables, et vous ne pouvez l'être. — Pourquoi vous êtes-vous renfermé, devant vos juges, dans un silence obstiné et funeste ?

WILKIE.

Ma faute est avérée, amiral ; elle ne trouverait pas d'excuse dans un aveu qui serait peut-être aussi cruel pour moi que le châtime.

BYNG.

Peut-être aussi cruel!... mais songez-vous que votre silence laisse planer sur vos projets ignorés, sur votre fuite furtive, le reproche de trahison!... de trahison ! entendez-vous?... Laissez là cette indifférence simulée, ce scepticisme menteur que nul de nous ne peut conserver quand il s'agit de sa vie et de son honneur menacés. Nous sommes ici deux bons citoyens anglais, j'en suis sûr. — Parlez à cœur ouvert, votre supérieur vous l'ordonne et votre ami vous en prie.

WILKIE.

Vous le voulez, amiral, je parlerai ! Il me faudra remuer dans mon cœur bien de la douleur ou de la honte. Milord, pour que vous trouviez une excuse à ma faute, il faut que je vous initie à l'histoire intime et douloureuse de mon passé.

BYNG.

Je vous écoute.

WILKIE.

Il y a vingt six ans, après quelques années d'un mariage stérile, une femme à qui j'avais livré toutes mes affections, toute ma confiance, m'avait donné un enfant ; mais, loin que ce devoir nouveau eût resserré nos liens, une année s'était à peine écoulée que ma criminelle épouse s'était enfuie en

France avec son amant. (Mouvement de Byng.) Oh! ce n'est pas tout, amiral!... en fuyant elle osa me voler ma fille!

BYNG.

Ah! pauvre père!...

WILKIE.

J'espérais l'avoir oubliée, lorsqu'il y a deux mois il me fut adressé une lettre de la malheureuse, écrite d'une main qui tremblait déjà au souffle de la mort! Au moment de paraître devant Dieu, l'effroi lui avait rendu le repentir... elle s'accusait de son crime; elle s'accusait surtout d'avoir laissé porter le nom de son complice à ma fille qui, même depuis la mort de cet homme, ignore encore son véritable père. Elle me demandait si je voulais ouvrir les bras à cet enfant qui viendrait, quand sa mère ne serait plus, implorer auprès de moi son pardon... si je lui promettais de me nommer à elle en expirant.

BYNG.

Et vous avez répondu?...

WILKIE.

J'aurais dû repousser avec indignation la pensée de revoir l'enfant de la coupable!... mais si longtemps seul, si longtemps en proie à la haine et à la souffrance... un besoin d'affection me ressaisit, aussi puissant qu'une passion de la jeunesse... et puis elle m'avait envoyé le portrait de ma fille!... Tout mon cœur triste et brisé sembla revivre dans cette image... (Lui montrant le portrait.) Oh! vous le comprenez en la voyant, amiral.

BYNG.

Ce portrait!... se peut-il!... (Cherchant dans sa poche, il ouvre et regarde le papier que lui a donné Amélie. — A part.) Oui, sir Francis Wilkie... c'est bien le nom qu'elle m'a donné... plus de doute. Eh bien?

WILKIE.

Il fallait courir en France pour arriver à temps et pardonner à la coupable... Demander et obtenir un congé, il eût été trop tard... je savais d'ailleurs qu'en ce moment on n'en accorde à personne... Enfin, que vous dirai-je, au moment où j'allais m'embarquer pour la France... surpris... arrêté...

BYNG.

Malheureux!

WILKIE.

Vous savez le reste, amiral!... mais maintenant que j'ai parlé, eh bien! oui, je l'avouerai, je voudrais vivre pour embrasser au moins une fois ma fille!... Oui, j'ai peur de la mort... et quelle mort, grand Dieu!... Notre état à nous est de braver le péril! notre sang est une monnaie courante que nous dépensons, que nous épuisons sans y prendre garde... mais une mort qui dégrade, mais voir s'abaisser sur vous les fusils de vos frères d'armes, qui ne vous envoient pas seulement des balles, mais l'infamie!... Ah! vous, amiral, vous, né dans la gloire de votre père, vous qui l'avez maintenue si haut, vous ne pouvez vous figurer ce que doit être un pareil supplice!... Non, se sentir déchirer, arracher le cœur et les entrailles, ce n'est pas là souffrir... mais toute ma raison se perd à cette pensée torturante et implacable de me sentir arracher l'honneur.

BYNG.

Écoutez! il y a peut-être un moyen de vous sauver encore... vous n'avez révélé à personne la cause de votre brusque départ?

WILKIE.

A personne, je vous l'ai dit.

BYNG.

Et c'est il y a deux mois que vous avez tenté de fuir l'Angleterre?

WILKIE.

Il y a deux mois.

BYNG.

Il y a deux mois, je partais à peine pour ma dernière et courte croisière, la seule où vous ne m'avez point accompagné; mais vous êtes officier de l'infanterie de marine attachée au service de mon escadre, et toujours sous mes ordres...; je vous avais, avant mon départ, enjoint de vous embarquer pour venir me trouver à mon bord... en France même, si j'y voulais aller!

WILKIE.

Milord...

BYNG.

Vous en avez reçu l'ordre, vous dis-je!

WILKIE.

Moi, accepter ce généreux mensonge qui vous compromettra peut-être...

BYNG.

Je sais à qui j'en dois rendre compte.

WILKIE.

Mais, milord, la lettre de la loi?

BYNG.

Oui, la lettre tue... je le sais, mais l'esprit rend la vie! Le digne officier qui commande le conseil, un ami qui m'est dévoué, lord Robert Bertie, ne demande, croyez-moi, qu'un prétexte pour ne pas briser, par un arrêt infamant, une honorable carrière; ne m'enviez pas, sir Francis, la joie de le lui fournir.

WILKIE.

Je pourrais échapper à cette mort déshonorante! embrasser ma fille!

BYNG.

Votre fille... peut-être pourrai-je aider à la ramener dans vos bras.

WILKIE.

Que dites-vous?

BYNG.

En ce moment vous avez besoin de tout votre courage, de toute votre présence d'esprit... et pour vous conserver à votre enfant, sir Francis, ne pensez plus à elle.

L'HOMME DE L'AMIRAUTÉ, rentrant.

On attend sir Francis Wilkie devant le conseil.

WILKIE.

Amiral, quelle que soit ma destinée, je contracte envers vous la plus sacrée de toutes les dettes, et je demande à Dieu de vivre assez pour vous la payer un jour. (Il sort.)

## SCÈNE VIII.

BYNG, puis ÉDOUARD.

BYNG, écrivant.

Oui, lord Bertie comprendra qu'il faut conserver au pays un serviteur d'autant plus zélé désormais qu'il aura une faute à réparer.

ÉDOUARD, s'approchant de lui pendant qu'il écrit, et lui mettant en jouant la main sur les yeux.

Qu'est-ce que tu écris là?

BYNG.

Enfant, cela ne te regarde pas.

ÉDOUARD.

C'est une bonne action puisque tu te caches.

BYNG.

Cela ne prouve rien.

ÉDOUARD.

Il est vrai que quand tu ne te caches pas, cela revient toujours au même.

BYNG, cachette sa lettre et sonne. — A un domestique qui paraît.

Cet ordre à son adresse.

ÉDOUARD.

Je veux voir. (Il prend la lettre.) « Au président du conseil de guerre. » J'en étais sûr. (Il rend la lettre au domestique.) Que je l'embrasse!

BYNG.

Eh bien! tu ne me rends pas compte de tes importantes fonctions... Et notre voyageuse que je t'avais confiée?...

ÉDOUARD.

Je l'ai installée; mais elle va repartir bientôt.

BYNG.

Peut-être ne repartira-t-elle pas.

ÉDOUARD, avec joie.

Il serait possible!...

BYNG.

Comme cela te rend joyeux!

ÉDOUARD.

Ah! ce n'est pas pour moi. (Avec inquiétude.) Cependant...

BYNG.

Eh bien?

ÉDOUARD, à part.

Ne lui parlons point de cet officier français: cela l'inquiéterait.

BYNG.

Achève donc!

ÉDOUARD.

Rien, mon bon John!... Je voudrais te voir heureux.

BYNG.

Heureux!.. depuis que tu es revenu à la santé et à la vie... je suis heureux.

ÉDOUARD.

Oh! pas autant que tu le mérites... pas autant que je le désire... bon frère! Que de veilles, de soins, de sollicitude ta tendresse a prodigués à mon enfance!... Et il y a pourtant des

gens qui disent que je suis orphelin!... Moi, je ne m'en suis jamais aperçu... Je ne te ferai qu'un reproche.

BYNG.

Et lequel?...

ÉDOUARD.

C'est de ne pas me permettre de te suivre dans tes traversées... Pas celle-ci, qui n'était qu'une promenade... mais lorsque tu l'exposes...

BYNG.

C'est que tu ne ferais pas un marin très-aguerri... Tu n'étais pas rassuré à notre dernière tempête... et à terre, même, dans le Hertford, ou même dans notre résidence, près Londres, n'y a-t-il pas un jour par an où, régulièrement, ton courage t'abandonne?

ÉDOUARD.

Oui, le 30 avril; c'est qu'on dit que ce jour-là, après le coucher du soleil, et avant minuit, doit apparaître un fantôme, lorsque l'ainé de notre maison est menacé de mort!.. Et cet aîné, mon frère... c'est toi!

BYNG.

Oui, mais tu vois que le fantôme discret a eu la délicatesse de ne point paraître jusqu'ici... J'en conclus seulement que si cette apparition imaginaire t'effraye à ce point, tu ne te sentiras pas beaucoup de force dans un danger véritable...

ÉDOUARD.

Oh! à côté de toi, mon frère, je braverais tout. (On entend un coup de canon lointain.—Edouard tressaille.)

BYNG.

Tiens, tu as tremblé... et pourtant il ne s'agit, à coup sûr, que de quelques signaux. (Bruit répété de canon à intervalles rapides et inégaux.) Mais ce n'est pas là un salut d'honneur... Ces coups répétés... ce bruit... Je distingue la mousqueterie... On se bat dans la rade de Portsmouth... je cours...

ÉDOUARD.

Mon Dieu! des périls... pour toi peut-être, mon frère!..

BYNG.

Attends moi... il faut que je sache...

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, CLEVELAND, suivi d'un homme de l'amirauté.

BYNG.

Monsieur Cleveland, le secrétaire de l'amirauté, daignera m'expliquer...

CLEVELAND.

N'avais-je pas dit à votre Excellence de ne s'étonner de rien?

BYNG.

Mais cependant le bruit d'un combat en rade ou si près de nos côtes.

CLEVELAND.

Ce n'est point un combat, c'est une précaution.

BYNG.

Une précaution!

CLEVELAND.

Écoutez-moi, milord, le moment est venu de parler : la France dirige des armements formidables vers l'Amérique, elle veut le Canada, qui nous est nécessaire. Nous nous préparons en secret à une guerre terrible, et nous avons su déguiser jusqu'à présent le motif de nos armements... mais quelques mots prononcés au sein de l'Amirauté, prouvent que tout avait été deviné et compris par le capitaine de la frégate *l'Espérance*, venu ici dans je ne sais quelles intentions...

BYNG.

Qu'osez-vous dire, monsieur? lui qu'une mission de dévouement avait conduit à Portsmouth...

CLEVELAND.

Qu'un projet prémédité ou le hasard seul l'ait rendu maître de nos secrets, ni lui, ni son équipage ne pouvaient les emporter! Quelques jours nous étaient encore nécessaires avant la guerre déclarée, la capture de ce bâtiment nous les donne.

BYNG.

La capture de ce bâtiment!... oh! j'ai mal entendu...

CLEVELAND.

Vous avez bien entendu, milord.

BYNG.

Et qui donc a osé prendre la responsabilité de cette agression?

CLEVELAND.

Moi!

BYNG.

Sir Harry Cleveland, vous représentez l'Amirauté, ne la calomniez pas en disant qu'elle peut autoriser...

CLEVELAND.

L'Amirauté n'autorise rien, elle ignore ce que j'ai fait de ses pouvoirs; le gouverneur de Portsmouth seul le sait.

BYNG.

Ainsi, ce bâtiment français, pour prix du service qu'il nous a rendu, trouve sa destruction jusque dans cette rade, où le droit de toutes les nations lui assurait un refuge.

CLEVELAND.

Ce n'est point dans la rade que ce bâtiment a été attaqué, mais en pleine mer.

BYNG.

Je ne savais pas, milord, que la trahison pût perdre son caractère en changeant de latitude.

ÉDOUARD, à Byng.

Mon bon John... de grâce!

CLEVELAND.

Je n'ai qu'un mot à répondre à Votre Excellence. J'ai pu lui donner une explication, je ne lui dois aucun compte.

BYNG.

Soit, monsieur; mais ce que je n'ai pu m'empêcher de vous dire, l'Angleterre, libre et généreuse, le pensera moi aujourd'hui, et les Parlements vous le diront bien certainement demain.

CLEVELAND.

On m'a accoutumé à la lutte, je m'efforcerai de la soutenir... mais pour le moment... (Bruit au dehors.) voyez, notre plan a réussi... on amène prisonnier le capitaine de la frégate.

BYNG.

Milord, je ne veux pas voir ici captif et accablé celui que je voulais remercier de son humanité, de son courage, au nom de mes matelots rendus par lui à la patrie! En me retirant, permettez-moi...

ÉDOUARD.

Mon frère!... contiens-toi!...

BYNG.

Permettez-moi d'espérer que je ne tirerai cette épée que dans une occasion plus digne et pour une lutte plus loyale. (Il sort avec Édouard.)

### SCÈNE X.

CLEVELAND, puis GASTON.

CLEVELAND, à un homme qui l'a suivi

Il faudra que l'amiral Byng soit observé. (Entre Gaston, en désordre, les habits déchirés, sans épée, amené par des soldats.)

GASTON.

Y a-t-il quelqu'un ici à qui je puisse parler?

CLEVELAND.

Capitaine, je suis le secrétaire de l'Amirauté anglaise.

GASTON.

Ah! je n'espérais pas, monsieur, vous rencontrer ici. Je suis heureux, du moins, de demander raison au représentant d'une nation civilisée, du plus infâme attentat contre le droit des gens, commis dans son port par des pirates; car les hommes de ce bâtiment qui a surpris en trahison le nôtre, ne pouvaient avoir droit de porter le costume de la marine royale... Si je puis me pardonner d'avoir eu le malheur de survivre à ceux de mes pauvres compagnons massacrés sur leur bord en se défendant, c'est dans l'espoir d'obtenir de vous, milord, justice contre ces bandits.

CLEVELAND.

Ces hommes n'étaient pas des pirates, des bandits... ils étaient des soldats, des marins exécutant mes ordres.

GASTON.

Vos ordres!

CLEVELAND.

Et je dois excuser une irritation bien naturelle aux vaincus.

GASTON, avec force.

Aux vaincus!... aux vaincus!... Allons donc! est-ce que j'accepte le mot?... On est vaincu dans une lutte égale, dans une loyale guerre... mais on ne fait que des victimes avec le guet-apens et l'assassinat...

CLEVELAND.

Cette colère, monsieur, ne peut parvenir à nous blesser... elle n'altérera même pas la confiance que nous avons dans votre honneur de soldat... et si vous voulez me donner votre parole de ne point chercher à quitter la ville de Portsmouth...

GASTON.

Ma parole?... mais ce serait me reconnaître votre prisonnier!... Vous me demandez ma parole... vous l'osez!... Ah! demandez-moi donc plutôt une rançon!... (Mouvement de Cleveland.) Oui, une rançon.... (Lui jetant sa bourse.) Voyez, prenez, monsieur, et comptez s'il y a là assez d'or pour payer votre honneur (1)!

CLEVELAND.

Capitaine, vous apprécierez notre patience et notre modération... mais enfin il faut que les ordres s'exécutent... En attendant que l'appartement qui vous sera destiné soit prêt, cette salle vous servira de prison... Voici la nuit... et, vous le savez, contre toute tentation d'évasion... les ordres sont formels... J'espère que votre seigneurie ne voudra pas nous exposer à de si fâcheuses extrémités. (Il sort. On ferme les portes.)

## SCÈNE XI.

GASTON, seul.

Oh! mes pauvres soldats!... mes amis tués sous mes yeux! Que n'ai-je pu partager leur sort?... Renversé dans la lutte, j'ai été saisi, garrotté... Ah! j'aurais dû, plutôt que d'aborder cette côte fatale, sombrer dans la tempête avec mon pavillon vierge de toute insulte!... Déjà, en mettant le pied dans ce port, un sombre pressentiment m'avait révélé que j'y serais atteint dans mon bonheur d'amant et d'époux, comme dans mon honneur de soldat! Ah! la tête me brûle! de l'air... de l'air... (Il s'approche de la fenêtre.) Que vois-je sortir de bâtiment de l'Amirauté?... cette femme... cette taille... cette démarche... c'est Amélie!... Amélie! Oh! si ma voix pouvait arriver jusqu'à elle... mais elle n'est pas seule... Cet homme sur qui elle s'appuie... elle semble se jeter dans ses bras. Oh! ce n'est pas elle... c'est impossible!... une ressemblance de tournure m'a trompé... mais non, voilà bien ses traits... je la reconnais à la lueur des torches... Quel peut être cet homme?... Tous deux se dirigent vers la grille... une voitureles y attend... ils y montent... (Bruit de voiture.) ils disparaissent... Oh! trahi!... trahi... de tous côtés!... mais je la rejoindrai... je saurai tout... et si Amélie elle-même a trompé mes espérances les plus sacrées, j'irai mourir au service de cette France, qui, elle, ne sera pas ingrate!... Oui! à tout prix j'échapperai à cette infâme captivité!... ma parole ne m'y enchaîne pas... et que risqué-je de plus!... (A une autre fenêtre.) Cette cour... elle est gardée... mais cette fenêtre, elle donne sur le port... personne!... Ils ont compté sur ma terreur... (Il ouvre la fenêtre.) Quoi qu'il arrive, je ne resterai pas en leur pouvoir... (Au moment où il met le pied sur le balcon, bruit d'un coup de feu. Il chancelle, tombe dans la chambre, se relève et se traîne, en tournoyant, jusqu'au milieu du théâtre.) Ah! je n'avais pas vu... sous cette fenêtre... tout semble tourner autour de moi!... Oh! mes yeux s'obscurcissent! (Il retombe.)

## SCÈNE XII.

GASTON étendu, BYNG, CLEVELAND, ROBINSON, SOLDATS, MARINS, DOMESTIQUES portant des flambeaux.

BYNG.

Un officier français... la tête brisée!... le malheureux expire!... (Apercevant Cleveland.) Quelle est cette sinistre exécution?

CLEVELAND.

Amiral... le capitaine de la frégate *l'Espérance* avait refusé sa liberté sur parole... je l'avais prévenu du danger d'une tentative d'évasion... Une sentinelle a fait son devoir.

BYNG, montrant Robinson et les matelots.

Milord, voici les sujets anglais que cet officier avait sauvés de la tempête... Maintenant... après la captivité, c'est la mort qui récompense ce généreux Français!

CLEVELAND.

Je répudie, amiral, la responsabilité de ce dernier malheur, et la laisse tout entière à celui qui a succombé.

BYNG.

Oui... mais quoi qu'on puisse dire, monsieur, ce sang versé par vous ne portera pas bonheur à la patrie...

CLEVELAND, s'approchant.

Il ne donne plus aucun signe d'existence... (Il fait un signe, pour faire emporter Gaston, Robinson et les matelots qui l'accompagnent autour de Gaston.)

ROBINSON, la main sur le cœur de Gaston.

Il respire encore!... mort ou vivant, il sera libre!...

(1) Tout cet épisode est historique. Le capitaine de *l'Espérance* qui offrit ainsi sa rançon se nommait de *Bouville*.

## ACTE DEUXIÈME

## DEUXIÈME TABLEAU

Une salle de la résidence de l'amiral Byng à la porte de Londres; par de larges fenêtres, on entrevoit un parc spacieux, et par la porte vitrée du fond, on voit le haut du perron qui du parc conduit dans cette salle. Effet de lune au dehors. — Ameublement de château seigneurial; des trophées d'armes, des attributs de chasse, etc.; sièges, table et canapé d'un côté du théâtre; de l'autre, une seconde table où est posé un candélabre qui éclaire la scène.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, plusieurs personnes, la plupart officiers; un homme en noir fort râpé attendant Edouard.

ÉDOUARD, entrant.

Mon frère l'amiral, milords et messieurs, regrette beaucoup de ne point vous recevoir, mais enfermé avec un de ses officiers pour le service de Sa Majesté, il doit partir ensuite immédiatement pour Londres. (L'homme noir lui présente un livre.) Vous vouliez offrir à mon frère la vie de notre père, écrite par vous; je n'ai pas connu ce héros, monsieur, je serai heureux d'apprendre à l'apprécier dans votre livre... (Haut à tous.) Dieu aidant, mon frère ne laissera pas déchoir la gloire de la famille. (Regardant l'homme noir.) Mais, j'y songe, les Muses ne vivent pas seulement de remerciements, et Clio me paraît perçue aux coudes... Ce bon de cent guinées sur l'intendant de la famille. (Il écrit quelques lignes sur un papier et le donne à l'homme qui salue avec effusion.) Allons, on soupera ce soir au Parnasse. (Tout le monde sort.) Mon frère a conservé, pour résidence, cet antique château de la famille, hors de Londres, afin d'éviter les sollicitations... mais il ne peut les décourager... Ah! le voici lui-même avec Sir Francis Wilkie.

## SCÈNE II.

ÉDOUARD, BYNG, WILKIE.

WILKIE.

Oui, amiral, croyez-en l'homme que vous avez arraché à la honte, à la mort, l'homme à qui vous avez rendu sa fille... vous êtes menacé par l'envie, par de sourdes intrigues... Vous avez des ennemis au sein de l'Amirauté.

BYNG.

Vous me flattez, sir Francis... Et pourquoi voulez-vous qu'on me fasse l'honneur de tant de haine? Tenez, l'Amirauté, loin de me témoigner des sentiments hostiles, ne vient-elle pas de décréter que le portrait de mon père serait placé dans son hôtel, à Londres, et dans toutes les succursales de nos ports?

WILKIE.

Raison de plus, amiral!... On étouffe si bien les vivants, sous les lauriers des morts!

ÉDOUARD, inquiet.

Et qu'y a-t-il à craindre pour mon frère, sir Francis? (Byng le calme du geste.)

WILKIE.

Rien... mais la guerre qui n'est pas encore déclarée existe de fait; il fallait toute la faiblesse du gouvernement de Louis XV, pour avoir supporté jusqu'ici des actes qui ont compromis notre cause!... Et contre ces actes, permettez-moi de vous le dire, amiral, vous n'avez pas assez dissimulé votre indignation... Cleveland accusé par vous, par tous les gens de cœur, au sein de nos Parlements, a su échapper encore au châtiement, en faisant peser sur la mémoire du commandant de la frégate *l'Espérance*, une odieuse accusation: le malheureux n'était plus là pour se défendre; la terre a recouvert ses restes; sauf quelques hommes, qu'une chaloupe a pu, dit-on, soustraire au massacre, tout a été tué sur son bord en se défendant. Enfin, la guerre va éclater, la guerre loyale, la guerre au grand jour! Un commandement vous sera-t-il confié, amiral?... Sera-t-il digne de vos talents... de votre nom?

BYNG.

Contre les intrigues, Wilkie, contre les mauvais vouloirs, j'ai la plus sûre de toutes les garanties, ma conscience; comment voulez-vous que ma ligne de conduite soit attaquant!... Cette ligne, c'est le devoir.

WILKIE.  
Et depuis quand le devoir empêche-t-il l'ingratitude? Ah! je rougis d'avoir à dire que cette ingratitude a commencé déjà dans ma famille.

BYNG.  
Votre famille! sir Francis...

WILKIE.  
Oui, ma fille qui aurait pu m'accompagner ici, tant de fois, pour vous témoigner notre reconnaissance, et que je n'ai pu arracher même un jour... même une heure, à la douleur où elle est plongée.

ÉDOUARD, à part.  
C'est vrai!

BYNG.  
Cette douleur est légitime!... Après avoir quitté avec vous Portsmouth, sans avoir été informée du terrible événement qui s'y était passé, elle a appris subitement la mort de l'homme à qui elle avait dévoué sa vie, et qui paraissait digne de son choix.

ÉDOUARD, à part.  
Pauvre frère! comme il souffre à dire cela.

BYNG.  
Je vois encore Gaston de Frontenac étendu, tout sanglant... et je conçois l'impression que ce malheur a dû laisser à votre fille.

ÉDOUARD, apportant à Byng sa canne et son chapeau.  
Mon frère, voici l'heure de la séance.

WILKIE.  
Amélie ne peut-elle trouver, en Angleterre, l'objet d'un choix aussi digne d'elle?

BYNG.  
Sir Francis, la séance est importante, ce soir, aux Communes. Permettez-moi de vous ramener à Londres.

## SCÈNE III.

LES MÈMES, ROBINSON.

ROBINSON.  
Congé expiré de ce matin... Me voici, mon amiral...

BYNG.  
Sois le bien venu! j'aurai besoin de toi probablement; tu passeras la nuit au château... Reste avec mon frère, tu fumeras une pipe en m'attendant.

ROBINSON.  
Merci, mon amiral... j'ai à vous parler.

BYNG, à Wilkie.  
Capitaine, Robinson qui parle... c'est une nouveauté. Je me la réserve à mon retour. Venez, sir Francis. (Ils sortent tous deux.)

## SCÈNE IV.

ÉDOUARD, ROBINSON.

ÉDOUARD.  
Nous sommes plus heureux, maître Robinson, que dans le Hertford, il y a six semaines. Pourquoi, comme d'habitude, n'y es-tu pas venu nous voir? Qu'est-ce qui pouvait donc te retenir si longtemps dans ta petite maison, toi qui n'as ni femme ni enfants. Et de plus, quand mon frère a envoyé prier maître Robinson de nous faire l'honneur de passer quelques jours avec nous, à notre château, le messager de mon frère n'a été reçu que sur le seuil de la porte... Sais-tu? l'idée m'est venu que tu cachais quelqu'un.

ROBINSON.  
Et qui donc?

ÉDOUARD, riant.  
Est-ce que je sais?... j'ai dit à l'amiral que ce devait être un prisonnier d'état.

ROBINSON, à part.  
Mieux encore... quelqu'un à qui un miracle sauve à peine la vie, et à qui une imprudence coûterait la liberté.

ÉDOUARD, toujours riant.  
Je ne sais si l'amiral m'a cru, mais il est si austère, qu'il ne peut jamais lui venir la moindre idée... Ah! Robinson, Robinson, vous vous dérangez... mais tu n'avoueras rien!... Allez donc demander le superflu d'une confidence à un homme qui, en fait de conversation, ne donne même pas le nécessaire.

UN DOMESTIQUE, entrant, bas à Édouard.  
Il y a là une dame qui demande à parler à Son Excellence l'amiral! Je lui ai dit que milord était absent, mais votre Honneur veut-il la recevoir?

ÉDOUARD.  
Le nom de cette dame?

LE DOMESTIQUE.  
Miss Amélie Wilkie.

ÉDOUARD.  
Miss Amélie!... qu'elle vienne!... (Le valet sort.) Robinson, tu es chez toi ici, mais il n'y a pas de feu pour allumer ta pipe...

ROBINSON, gravement.  
Je vais l'allumer ailleurs. (A part.) Allons retrouver celui que j'amène. (Il sort. — Ou introduit Amélie.)

## SCÈNE V.

ÉDOUARD, MISS AMÉLIE.

AMÉLIE.  
L'amiral est absent, milord?

ÉDOUARD.  
Sorti avec votre père, miss Amélie.

AMÉLIE.  
Je l'attendrai... Je sais combien je suis coupable envers lui... ma visite a été bien tardive, mais elle ne pouvait plus être différée. Je vais quitter l'Angleterre, et pour toujours!

ÉDOUARD.  
Vous, miss!... mais mon fr... mais votre père...

AMÉLIE.  
Ah! il se refusera à me laisser partir, je le crains! mais que ferais-je encore en ce pays? En proie à une douleur qui ne s'éteindra que lorsque mon cœur cessera de battre... mon père ne trouve aucune douceur dans une affection voilée par un deuil éternel!... C'est dans le sein de Dieu que je dois me réfugier, c'est dans un couvent de France, que je veux finir ma vie.

ÉDOUARD.  
Mais, miss!... songez à tout ce que vous laissez ici!...

AMÉLIE.  
Ah!... je n'ai pas oublié, croyez-moi, les dettes sacrées que j'y ai contractées... et je n'ai pas seulement à acquitter envers mon père celles de ma tendresse, mais à expier envers lui les fautes de ma mère... Je dois donc le consulter, lui obéir, et il m'ordonnera de rester, peut-être!... Mais votre frère est tout puissant auprès de sir Francis... L'amiral est grand, généreux; il m'a déjà habituée à la reconnaissance, et grâce à lui, sans doute, je fléchirai mon père... Vous détournez la tête... vous me cachez des larmes!...

ÉDOUARD.  
Et comment ne pleurerai-je pas, miss. C'est le malheur, c'est la mort peut-être de mon frère que vous m'annoncez!...

AMÉLIE.  
Que dites-vous?

ÉDOUARD.  
Ah! vous ne l'avez jamais compris! (A part.) L'indifférence est si près de l'ingratitude... (Haut.) Mon frère avait mis en vous toutes les espérances de sa vie.

AMÉLIE.  
Se peut-il?

ÉDOUARD.  
Mon frère vous aime, miss Amélie, mon bon John n'attendait qu'un mot, un signe de vous pour mettre à vos pieds, ses dignités, ses honneurs, son titre d'amiral, et le grand nom de Byng!... mais je sais bien que tout cela ne vous touchera pas... vous, par qui le cœur de mon frère a été méconnu. Et je verrai donc mon frère malheureux... car je ne puis rien, moi, pour son bonheur!

AMÉLIE.  
Vous vous abusez, Édouard! vous n'êtes pas seulement un frère pour l'amiral Byng, vous êtes un fils, et votre affection suffit à sa vie!

ÉDOUARD.  
Si mon affection devait être pour lui, miss, une dernière et nécessaire consolation... alors un jour, bientôt peut-être... il n'en sera que plus à plaindre!

AMÉLIE.  
Édouard... que signifie?

ÉDOUARD.  
Miss, je ne dois pas vivre...

AMÉLIE.  
Ah! cette étrange et cruelle illusion...

ÉDOUARD.  
C'est une certitude! Lorsque, il y a quelque temps, une nouvelle crise semblait devoir m'être mortelle, lorsqu'on a fait ap-

pelez auprès de moi les plus illustres docteurs de l'Angleterre, j'ai surpris le secret de ma destinée qui a été caché à mon frère. Condamné dans un délai que j'ignore, j'attends, sans trop d'effroi, l'exécution de mon arrêt!... Je ne connais pas assez la vie pour la regretter, mais je songe, avec épouvante, à mon pauvre John, qui va achever ses jours dans la solitude et le désespoir!...

AMÉLIE.

Édouard!...

ÉDOUARD, avec explosion.

Ah! miss Amélie!... par tout ce qu'il y a de sacré sur cette terre, par tout ce qui peut émouvoir votre cœur, prenez pitié de mon frère! Que ma fin, si prochaine peut-être, ne soit pas trop amère, que je sache du moins que je survivrai auprès de mon frère dans un être à qui je pourrai léguer une tâche d'affection et de dévouement. Miss, miss... je vous en supplie à genoux, comme on supplie Dieu à qui j'irai demander votre félicité éternelle, si vous daignez me promettre qu'ici-bas vous n'abandonnerez pas mon frère. (Il se jette à ses genoux.)

AMÉLIE.

Relevez-vous... relevez-vous, Édouard... Ah! vous me brisez le cœur!... (Bruit de voiture.)

ÉDOUARD.

Une voiture qui entre... mon frère revient... C'est à lui-même que vous allez répondre... Ah! songez, miss, que notre sort à tous deux est dans vos mains.

## SCÈNE VI.

ÉDOUARD, AMÉLIE, BYNG.

BYNG.

Miss Amélie ici... Je ne m'attendais pas à l'honneur de cette visite.

AMÉLIE.

Dites au contraire, milord, que vous deviez vous y attendre plus tôt. Ma reconnaissance, je le sais, a été bien lente!...

BYNG.

Ah! miss... Mais qu'as-tu donc, Édouard!... tu es tout ému, tu pleures!...

ÉDOUARD.

Mon frère, tu vas m'en vouloir... J'ai livré ton secret à miss Amélie... (Mouvement de Byng.) Elle sait que tu l'aimes!...

BYNG.

Qu'as-tu fait! Ah! miss!... oubliez ce que vous a dit cet enfant!... Oubliez une passion qui n'aurait dû manifester, même son respect pour vous, que par son silence.

AMÉLIE.

Milord, vous allez entendre ma réponse; elle sera sincère et loyale!... Je sais que, dans la grandeur même, vous êtes triste et presque seul... et ce n'est qu'en portant votre nom illustre qu'une amie peut vivre auprès de vous... Je sais quels sont mes devoirs envers vous.

BYNG.

Ah! miss!

AMÉLIE.

Je sais encore mieux combien est grand l'honneur que vous daignez me faire! mais cet honneur, puis-je l'accepter, le cœur rempli d'une autre image? Sachez-le bien!... frappé par la mort, le fiancé, à qui j'avais consacré ma destinée, est encore là vivant, devant mes yeux!... Mon souvenir lui fait une seconde existence! Accepteriez-vous, milord, pour votre compagnie, une femme qui ne vous associerait qu'à des regrets... et qui, tout en vous prodiguant l'estime et les égards d'une sœur, ne pourrait jamais répondre à l'amour si enviable que vous daignez lui témoigner?

ÉDOUARD.

Mon frère!... Ah! tu as entendu... elle ne t'enlève pas tout espoir...

BYNG.

Ah! miss, ce que vous venez de dire là est imprudent; vous me faites entrevoir qu'il n'est pas impossible que vous acceptiez mon amour, que vous m'accordiez un peu de confiance et d'amitié; — dois-je demander davantage? Ah! soyez tranquille, un amour comme le mien est capable de tant de sacrifices!... Mais, du moins, lorsque, libre du service de ma patrie, je retourne à mon foyer, ne plus le trouver sombre et désert, y voir apparaître un ange de pitié et de consolation, et se compléter, par votre présence, une famille où Édouard ne serait plus aimé de moi seul... c'est plus de bonheur que je ne pouvais en rêver

sur la terre... et mon cœur, rempli de cette espérance, déborde vers Dieu en reconnaissance et en joie.

ÉDOUARD.

Oh! je suis tranquille... Si elle consent à te connaître mieux, à vivre auprès de toi, mon bon John, elle t'aimera bientôt. Oh! répondez!... répondez, miss!... est-il possible que vous consentiez à accepter le nom, à partager la destinée de l'amiral Byng?

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, SIR FRANCIS WILKIE.

WILKIE.

Et moi, je te le demande! Amélie... Tu peux être bénie de moi, en acquittant tout ce que nous devons à l'époux le plus illustre qui jamais pouvait être attendu par ma fille.

AMÉLIE.

Mon père!...

WILKIE.

Amélie... ta mère est morte en implorant mon pardon qui, seul, devait lui répondre de celui de Dieu!... Eh bien! toutes ses fautes seront effacées par ce consentement que j'implore de toi!

AMÉLIE.

Ma mère!... oh! oui... elle me le demanderait!...

ÉDOUARD.

Mon frère!...

AMÉLIE.

Milord, permettez-moi de me dérober à l'excès de mon trouble... mais bientôt... dans quelques jours...

BYNG.

Dans quelques jours!... mais déjà, mon devoir, sans doute, m'aura éloigné de l'Angleterre... et puis... voulez-vous que je vous dise ma faiblesse... eh bien! mon bonheur est pour moi si grand, si inespéré, que si nous nous séparions, miss Amélie, je ne pourrais plus y croire.

ÉDOUARD.

Oh! non, miss, ne partez pas, le bonheur fuirait avec vous... L'heure s'avance, eh bien! ne quittez plus ce château... votre château... occupez-y un appartement auprès de votre père... dès demain, notre famille sera mandée et le chapelain de notre maison vous unira tous deux!

AMÉLIE.

Édouard!...

WILKIE.

Oui, tu as consenti, Amélie. Je ne veux pas que, loin d'ici, tu puisses revenir sur ta résolution... Tu resteras...

ÉDOUARD, bas à Amélie.

Oh! miss, ne nous refusez pas... mon frère vous devra une vie heureuse, et moi, une mort si douce!

AMÉLIE.

Pauvre Édouard!

BYNG.

Ah! sir Francis Wilkie, si miss Amélie consent, c'est l'amiral Byng qui devient à jamais votre débiteur.

WILKIE.

Amiral! faites tout préparer, et je vous répons d'Amélie. Venez, ma fille.

AMÉLIE.

Ah! inspirez-moi, mon Dieu!... inspirez-moi!... (Amélie et sir Francis sortent.)

## SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, BYNG, puis ROBINSON.

ÉDOUARD, se jetant dans les bras de Byng.

Tu seras donc heureux!

BYNG.

Tout n'est pas fini!... Ah! j'y pense... (Il sonne. Au domestique.) Faites venir Robinson à l'instant... moi, je vais écrire à une parente qui servira de mère à Amélie. (A Robinson qui paraît.) Robinson, tu sais la demeure du chapelain de la famille; tu as été le trouver quand Édouard était malade, Édouard que Dieu nous a rendu....

ÉDOUARD, à part.

Pauvre frère!

ROBINSON.

Après, amiral?...

BYNG.

Tu diras au chapelain qu'il vienne dès demain. Ton amiral se marie...

ROBINSON.

Tant mieux! Mais je voulais vous présenter quelqu'un.

EDOUARD.

Oh! pour le moment, mon frère ne peut songer qu'à son bonheur!

ROBINSON, à part.

Après tout il attendra... je serai bientôt de retour. (Il sort.)

## SCÈNE IX.

BYNG, EDOUARD.

BYNG.

Et maintenant, la famille, le notaire à prévenir, le contrat à préparer.

EDOUARD.

Oh! assure-lui toute notre fortune, mon frère, à elle qui sera ta joie... Tous mes biens aussi...

BYNG.

Tes biens?... enfant...

EDOUARD, mélancoliquement.

Qui sait?... si elle me survivait...

BYNG, commencement d'orage.

Edouard... cette pensée triste est une mauvaise action! surtout aujourd'hui... Allons, sois gai comme moi (il se met à table et écrit.) Dis donc, j'espère que tu vas renoncer à tes terreurs superstitieuses?

EDOUARD.

Pourquoi, mon frère?...

BYNG.

C'est que je songe, en mettant la date de cette lettre, que ce jour est l'anniversaire fatal... tu sais... le fantôme qui doit apparaître aux aînés menacés de mort.

EDOUARD.

C'est vrai, le 30 avril!

BYNG.

Tu pâlis!... eh bien! est-ce que la fatalité de ce jour n'est pas à jamais détruite par le bonheur qui m'arrive?

EDOUARD.

C'est égal... malgré moi, ce souvenir m'a troublé! Et puis cet orage...

BYNG, riant.

Eh bien! retire-toi, et va prendre un peu de repos; aussi bien nous sommes dans la grande salle, la seule où peut se montrer tout fantôme qui se respecte un peu, et s'il doit paraître avant minuit, voici l'heure où il doit se produire.

EDOUARD.

Minuit n'a pas sonné, John! mais crois-moi, contre une crainte, fût-elle même un peu exagérée par notre faiblesse, il vaut mieux appeler à son secours la prière que la raillerie.

BYNG, riant.

Tu as raison, enfant. (Il l'embrasse sur le front.)

EDOUARD.

Oui, en invoquant Dieu pour ton bonheur, il me semble que j'arriverai plus vite au jour qui doit le consacrer! Au revoir, mon frère chéri, à demain. (Il sort.)

## SCÈNE X.

Par la porte vitrée du fond on voit le jardin d'abord éclairé par la lune, qui s'est obscurcie. — Bruit du vent, tonnerre, éclairs.

BYNG, seul.

Elle est à moi!... elle va porter mon nom!... Mon Dieu! avez-vous bien permis à mon cœur cette seconde jeunesse?... Ne me punirez-vous pas d'avoir imploré, arraché le bonheur avec la faiblesse égoïste d'une passion insensée? Mais elle m'aimera enfin... il faudra bien que mes soins, mon idolâtrie m'obtiennent enfin son cœur, que nul ne peut plus me disputer... Mais hâtons-nous d'achever ces lettres. (Il se rasseoit. — Bruit de vent, éclairs.) Le vent mugit dans les grandes allées du parc... la tempête s'élève... malgré moi, je sens l'effroi d'Edouard me gagner le cœur... Notre grand Shakespeare l'a dit : « N'y a-t-il pas dans la nature plus d'indéfinissables mystères que l'orgueil de notre philosophie ne veut en reconnaître. » (Un silence.) Allons donc, moi, un soldat, je craindrais... faiblesse... et folie!... (On entend sonner minuit.) Minuit! le terme fatal est arrivé... Spectre ennemi

de ma vie ou de mon bonheur, je ne te crains plus! (Pendant ces dernières paroles, on a vu Gaston de Frontenac, enveloppé d'un manteau, apparaître sur le haut du perron, derrière la galerie vitrée du fond. Il entr'ouvre un ventil et entre. Le candelabre placé sur la table de Byng s'éteint. — Nuit entremêlée seulement d'éclairs.)

## SCÈNE XI.

BYNG, GASTON,

BYNG, voyant s'éteindre la lumière.

Hein? (il se retourne.) Ah! ce vitrail qui s'est ouvert... le courant d'air, sans doute...

GASTON, qui s'est avancé dans la salle.

Robinson ne revient pas... je ne puis résister à mon impatience.

BYNG, apercevant Gaston.

Quelqu'un à cette heure... c'est étrange... (Riant.) Marchons au fantôme. (il s'approche de Gaston dont un éclair lui montre les traits, et recule avec effroi.)

GASTON, apercevant Byng.

Le maître de cette maison, sans doute?

BYNG.

Gaston de Frontenac!...

GASTON.

Il me reconnaît.

BYNG.

Non, c'est impossible... tu n'es pas celui que j'ai vu expirer à mes pieds... Tu ne peux pas sortir de la tombe pour me disputer le cœur et la main d'Amélie.

GASTON.

Amélie!... Cet homme à qui, dans une nuit fatale, j'ai vu Amélie prodiguer des témoignages de tendresse... C'est vous... Votre nom?

BYNG.

Ah! c'est bien lui! vivant!

GASTON.

Mais répondez donc... votre nom?

BYNG.

John Byng.

GASTON.

L'amiral Byng? Ah! tout s'explique alors. — Le rang... la fortune... Ah! Dieu m'en est témoin que j'avais cherché à la chasser de mon cœur... oui, pendant ces trois mois où j'expirais sur mon lit de douleur, gardé par le dévouement d'un matelot, mon généreux adversaire et mon dernier ami...

BYNG, à part.

Ce que me disait Robinson.

GASTON.

Je savais que je ne pouvais en appeler à la pitié, à l'honneur de la perfide... mais je puis châtier un rival... non pas un rival... le corrupteur d'Amélie. (Tirant son épée.) Défends-toi...

BYNG.

Monsieur!

GASTON.

Défends-toi, te dis-je!

BYNG.

Monsieur... je suis dans l'antique demeure de ma famille; ne me forcez pas à violer les lois de l'hospitalité.

GASTON.

L'hospitalité!... mais ici, c'est une trahison!... Allons donc, misérable, défends ton cœur de la pointe, ou ta face du plat de cette épée.

BYNG, tirant son épée et se mettant en garde.

Ah! c'en est trop, et c'est vous... vous! qui venez braver la mort. (Ils croisent le fer. — L'orage s'est dissipé, le clair de lune revient.)

GASTON, sans cesser de se battre.

Ah! ma tête à peine cicatrisée... Tout tourne à mes yeux... ma main affaiblie ne peut plus tenir mon épée!

BYNG, tout en combattant.

Mon Dieu!... mon Dieu!... préservez-moi de l'horrible tentation que sa folie vient m'offrir... Non... non... je ne veux pas... je ne veux pas l'assassiner. (Il le désarme.)

GASTON, avec rage.

Ah!

BYNG.

Ramassez votre épée, monsieur. Je pouvais vous tuer, et vous ne savez pas tout ce que j'ai de courage à vous laisser vivre.

GASTON.

Ah! désarmé! vaincu! et là, encore, sur mon cœur, le souvenir de cette ingrate. (Il arrache sa croix de Saint-Louis et la jette sur la table.)

BYNG.

Il ne peut y avoir entre nous une lutte plus digne, une rivalité plus haute... Ce matin, votre ambassadeur a quitté Londres. La déclaration de guerre entre les deux nations a retenti ce soir dans le Parlement.

GASTON.

La guerre, dites-vous ?

BYNG.

Richelieu et la Galissonnière nous attaquent dans la Méditerranée.

GASTON.

Mon amiral... et sans moi... oh ! alors, ma place n'est plus ici, ni pour vivre, ni pour mourir. Car mon absence sur la flotte, en temps de guerre, est une désertion infâme... une souillure ineffaçable sur mon blason ; mais, je le sais, je vous appartiens, mon sang vous est nécessaire ; prenez-le donc.

BYNG.

Pas plus votre sang que votre honneur, monsieur ; nous portons tous deux l'uniforme, nous devons nous comprendre ; et quant à miss Amélie, que vous accusez à tort, rassurez-vous... elle n'a plus rien à craindre de moi.

GASTON.

Se peut-il ? tant de générosité !

ROBINSON, en dehors, appelant.

Mon amiral !

BYNG.

Robinson.

GASTON.

La voix de celui qui m'a recueilli, soigné, caché. L'homme qui m'avait conduit ici, chez un protecteur, me disait-il...

BYNG.

Dieu le ramène... (il va ouvrir.)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, ROBINSON, entrant.

Mon amiral, j'ai accompli votre ordre... Mais monsieur Cleveland, secrétaire de l'Amirauté, vient d'arriver au château et veut vous parler à l'instant même.

BYNG.

Le secrétaire de l'Amirauté... A la moindre imprudence... au plus faible indice... vous seriez perdu. Robinson, cet officier...

ROBINSON.

Le Français ?

BYNG.

Qu'à tout prix, inconnu, déguisé, il puisse gagner la France... Pour tous, entends-tu ? pour tous... il est mort en Angleterre.

ROBINSON.

Soyez tranquille, amiral.

GASTON.

Quoi ! vous, mon rival ! vous pourriez me tuer là, vous délivrer à jamais de moi... et vous me rendez à mon drapeau qui m'attend ?... et moi qui vous outrageais !...

BYNG.

Est-ce que je ne l'ai pas oublié !

GASTON.

Mais je me souviendrai, moi. — Votre main et au revoir, amiral. (Il sort avec Robinson.)

BYNG, qui a sonné, à un domestique

Introduisez le secrétaire de l'Amirauté.

## SCÈNE XIII.

CLEVELAND, BYNG.

CLEVELAND.

Vous me pardonnerez ma visite, Excellence, au milieu de la nuit... mais le service de Sa Majesté ne connaît pas d'heure... Je vous apporte une décision du conseil de l'Amirauté, revêtue de l'approbation royale. On vient d'apprendre que c'était sur le Port-Mahon que la France dirigeait ses forces.

BYNG.

Il y a longtemps, monsieur, que j'avais prédit à l'Amirauté qu'une descente en Angleterre n'était pas à craindre, et que c'était là le point où visaient nos adversaires.

CLEVELAND.

L'Amirauté a eu sans doute égard à la justesse de votre observation, car c'est vous qu'elle met à la tête de l'escadre destinée à protéger Mahon.

BYNG.

Tous mes efforts répondront à cette haute preuve de con-

fiance... Je regrette seulement qu'on ait tant attendu pour couvrir Mahon, déjà presque investi en ce moment. Mais quelles forces me donne-t-on pour cette tâche difficile ?

CLEVELAND.

Vous aurez dix vaisseaux de ligne et sept mille hommes environ de troupes et équipages.

BYNG.

Permettez-moi de vous dire, monsieur, moi qui connais les forces ennemies, que ce que vous me donnez est à peine suffisant.

CLEVELAND.

Votre Excellence prendra du renfort à Gibraltar... D'ailleurs, vous commandez à des vaisseaux britanniques... cela suffit. Si le sort trahissait les armes de l'Angleterre, ce ne serait pas elle qui serait vaincue... ce seraient ses amiraux.

BYNG.

Dieu me préserve de ce malheur, monsieur, en face d'ennemis braves et plus redoutables que vous ne croyez ; mais avant le combat, je ne dois rien négliger pour m'assurer toutes les chances de succès.

CLEVELAND.

Vous pourrez réclamer auprès de l'Amirauté... car j'ai ordre de vous amener dans son sein, à l'instant même, pour recevoir vos instructions. Au point du jour, vous partirez pour Portsmouth, où l'escadre est réunie, et vous mettrez à la voile immédiatement. (Mouvement de Byng.) Cet ordre ne doit pas vous étonner... vous savez vous-même si le péril presse.

BYNG.

C'est juste... je ferai mon devoir... Quelques mots seulement aux hôtes de mon château. Veuillez m'attendre. (Il ouvre la porte latérale.)

CLEVELAND.

Je serai aux ordres de Votre Excellence. (Il entre dans la chambre latérale, qu'il reforme. — Byng sonne un domestique.)

## SCÈNE XIV.

BYNG, puis MISS AMÉLIE.

BYNG, au domestique.

Si Miss Amélie ne repose pas déjà, priez-la de vouloir bien se rendre dans ce salon. (Le valet sort.) Inutile de faire réveiller mon frère... Épargnons-lui les regrets de mon bonheur brisé et les déchirements d'une séparation ! (Amélie entre.) Miss, vous avez deviné sans doute qu'une grave nouvelle m'obligeait à vous faire quitter à cette heure votre appartement. Le service de l'Angleterre m'appelle à une expédition longue et périlleuse.

AMÉLIE.

Faites votre devoir, amiral, et à votre retour vous ne me trouverez pas infidèle à la promesse qu'avaient obtenu de moi vos vertus et le vœu de mon père.

BYNG.

Miss, je vous remercie de votre promesse... mais je ne puis désormais l'accepter.

AMÉLIE.

Vous ne pouvez, milord...

BYNG.

Non, car à présent... (A part.) Mais si je parle, sa joie peut nous trahir, et Gaston qui n'est pas encore éloigné. (Haut.) Mais je suis attendu ; je n'ai ni le temps, ni le courage peut-être de m'expliquer davantage, mais encore une fois, je vous remercie, quoi que décide le ciel, moins clément que vous peut-être. Adieu, miss, je pars. (Il lui baise la main. Il sort.)

## SCÈNE XV.

AMÉLIE.

Ah ! je le comprends... Sa délicatesse se reproche ce consentement imposé à ma reconnaissance. Ah ! que le ciel qu'il accuse soit béni par moi, puisqu'il me permet de retarder ce douloureux sacrifice. M'aurais-tu pardonné, toi, Gaston, dont la pensée seule devait occuper ma vie, que ton amour eût rendue si heureuse. (Elle aperçoit la croix de Saint-Louis.) Cette croix ! grand Dieu ! c'est la sienne !... Je reconnais cette épingle en brillants que j'y ai fixée moi-même... Oui, c'est la sienne !... Est-il vivant ? vivant encore ? Oh ! à la pensée de ce bonheur, je tremble, je me sens défaillir. (Elle va s'appuyer sur une table sur le devant du théâtre.) Mais non... il est bien mort, sans doute... il est bien perdu pour moi ! et ce débris n'est peut-être qu'une preuve ajoutée au coup qui me frappe. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! vous me tuez dans les angoisses de mon espérance... (Elle s'affaisse et perd connaissance sur le canapé qui se trouve masqué par une table devant laquelle elle est tombée.)

## SCÈNE XVI.

AMÉLIE, UN DOMESTIQUE, CLEVELAND, UN HOMME DE L'AMIRAUTÉ.

LE DOMESTIQUE, all'ant ouvrir la porte de l'appartement où est Cleveland. Son Excellence attend sir Harry Cleveland dans la voiture, en bas du grand perron.

CLEVELAND.

C'est bien!

L'HOMME DE L'AMIRAUTÉ, bas à Cleveland.

Milord, un mot.

CLEVELAND, au domestique.

Je vous suis. (Le domestique sort.)

L'HOMME, à Cleveland, tout au fond.

Milord, vous m'avez chargé de vous rendre compte de toutes les actions de son Excellence l'amiral Byng?

CLEVELAND.

Oui.

L'HOMME.

A l'instant est sorti du château, un homme qui possède toute la confiance de l'amiral, un nommé Robinson.

CLEVELAND.

Eh bien! après?

L'HOMME.

Il emmenait en secret un officier français.

AMÉLIE, relevant la tête.

Que disent-ils?

L'HOMME.

Ils ont parlé de Mahon, où cet officier devait se rendre sans être vu de personne en Angleterre. J'ai saisi quelques mots... dans la cour... j'étais caché auprès d'eux, par l'obscurité... mais ils sont montés dans une voiture qui s'est éloignée rapidement. Je ne sais rien de plus.

CLEVELAND.

Bien, pas un mot, suis-moi.

AMÉLIE, qui peu à peu a repris ses sens, a soulevé la tête et écouté.

A Mahon!... un officier français... Ah! vivant! c'est lui... mon Dieu, c'est lui!

## TROISIÈME TABLEAU

Intérieur de la tente du maréchal de Richelieu. — Draperies riches. Petite table splendidement servie, où le maréchal et les officiers boivent du vin de Champagne

## SCÈNE PREMIÈRE.

RICHELIEU, GASTON DE FRONTENAC, LE DUC DE FRONSAC, LE COMTE DE MAILLEBOIS, OFFICIERS DE DIVERSES ARMES.

RICHELIEU, son verre à la main.

A la gloire de nos armées, messieurs, et au retour miraculeux du capitaine Gaston de Frontenac à Minorque; à l'amiral la Galissonnière, qui veut bien nous prêter pour un jour notre aimable frère d'armes de la flotte!

TOUS.

A Gaston de Frontenac!

GASTON, se levant.

Croyez à ma reconnaissance, messieurs... croyez à mon légitime orgueil de me trouver ici, dès mon retour, avec le maréchal de Richelieu et des officiers si dignes de le seconder.

RICHELIEU.

Nous aimerions mieux, capitaine, un peu moins d'orgueil, de reconnaissance, et un peu plus de gaieté. Depuis le commencement du déjeuner vous avez beau rire du bout des lèvres, votre physionomie est d'un tragique...

GASTON.

Maréchal!...

RICHELIEU.

Je sais... vous m'avez conté... une belle, retenue prisonnière en Angleterre; mais séparé d'elle par force majeure, vous refusez même de vous distraire. Tenez, je ne sais si je dois laisser le duc de Fronsac près de vous.

GASTON.

Et pourquoi?

RICHELIEU.

Mon fils vient faire toutes ses premières armes à Mahon; s'il allait gagner à vos côtés le vice de la fidélité; ce peut être con-

tagieux!... Mais qu'est-ce que je dis, je m'alarme à tort. La marine française a pu découvrir bien des choses, mais je doute qu'elle ait découvert la constance.

GASTON.

Maréchal!...

RICHELIEU.

A quoi bon vous obstiner dans une impossible fidélité à l'absence, et bouder contre le plaisir!... Tenez, je parie que d'ici à la fin de la journée vous êtes consolé? (Mouvement de Gaston.) Ne fût-ce que la gloire. La gloire, c'est une maîtresse comme une autre! et la preuve, c'est qu'elle nous trompe souvent... mais pourtant, cette fois, il faut savoir la fixer!

FRONSAC.

Oh! oui! autrement, comme le capitaine, je ne me console-rais pas d'avoir perdu ma belle!

RICHELIEU.

L'enfant dit vrai, messieurs. Nous avons bien commencé. Presque tout Minorque et sa capitale sont à nous... l'ennemi s'est jeté dans le fort Saint-Philippe qui défend Mahon. C'est devant ce fort que se joue la partie engagée par la France... Mais vous ne connaissez pas bien peut-être tout l'intérêt de cette partie où je suis engagé, moi?

MAILLEBOIS.

Contez-nous cela, maréchal; nous sommes vos partners.

TOUS.

Oui, oui, contez-nous cela,

RICHELIEU.

Eh bien! vous savez que madame de Pompadour ne m'a pas pardonné pour avoir refusé pour bru sa fille Alexandrine; une demoiselle Lenormand d'Étioles, à vous, Fronsac! qui avez dans vos ancêtres mieux que des rois; qui tenez au grand cardinal par votre père, et au glorieux Balafre de Lorraine par votre mère, mademoiselle de Guise. Donc la Pompadour m'a attaqué dans l'esprit du roi... Moi, j'ai cherché de mon côté à détruire en sa personne le plus cruel et le plus fané... de tous nos fléaux. Nous nous sommes fait tout le mal qu'on se doit entre gens de cour, quand on est bien ensemble. Bref, la Pompadour a voulu frapper un grand coup contre le plus dangereux de ses appréciateurs.

FRONSAC.

Elle a cherché à vous envoyer à la Bastille, mon père?

RICHELIEU.

Fi donc! vous parlez en écolier, Fronsac... La veuve Lenormand est trop habile pour faire de moi une victime... elle espère seulement en faire un maladroit. J'avais envoyé au roi un mémoire sur un projet d'expédition à Mahon... La duchesse de Lauragais avait demandé, pour moi, le commandement de l'entreprise. Le roi hésitait, mais la favorite a décidé Sa Majesté pour moi. De cette façon, tout bénéfice pour elle; si je réussis, c'est elle qui, par mon entremise, aura pris Minorque; si j'échoue, elle aura prouvé sa grandeur d'âme en faisant chasser son ennemi, et, de plus, elle sera débarrassée de lui.

FRONSAC.

Mais on ne se débarrasse pas comme cela de vous, mon père.

RICHELIEU.

Je l'espère parbleu bien, duc!... La Pompadour me croit un fanfaron et ne me proclame héros qu'aux ruelles. Eh bien! je prendrai Mahon, à son nez et à sa barbe, ou je ne suis qu'un imbécile! Je sais bien qu'en prenant Mahon, je ne renverse pas la Pompadour... On ne peut avoir tous les bonheurs à la fois; mais je me consolide, cela me suffit. Entre Jeanne Poisson et moi... c'est à revoir: celle-là est encore une ennemie de la France, mais c'est une ennemie en jupons, cela me connaît, et vous savez, messieurs, cela ne me fait pas peur... (Approbaton de tous.)

GASTON.

Vous réussirez, maréchal. Il est des hommes marqués au front du sceau de la fatalité; il en est d'autres nés sous une étoile heureuse, et vous êtes de ceux-là.

RICHELIEU.

Buvons donc à mon étoile, messieurs! Mais que veut le comte de Rochambeau?..

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE DE ROCHAMBEAU.

ROCHAMBEAU.

Mon maréchal, un parlementaire de lord Blackeney, gouverneur du fort St-Philippe, plus, l'alcade de Citadella, qui vient faire sa soumission.

RICHELIEU.

Les honneurs aux adversaires d'abord. Introduisez l'envoyé de lord Blackeney... Mais, ne vous dérangez pas, messieurs... on parle très-bien d'affaires au dessert...

## SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PARLEMENTAIRE.

LE PARLEMENTAIRE.

Monsieur le maréchal, lord Blackeney, gouverneur de Minorque, m'envoie demander à Votre Excellence pourquoi les troupes du roi de France sont débarquées dans l'île appartenant à Sa Majesté Britannique.

RICHELIEU.

Vous répondrez à lord Blackeney que c'est par la même raison qui a fait capturer la frégate *l'Espérance* par des vaisseaux anglais avant la guerre déclarée. De plus, un de nos amiraux, j'en ai reçu la nouvelle, a dû déjà, dans les mers d'Amérique, faire exécuter, comme pirates, et c'était son droit, l'équipage d'un de vos vaisseaux qui l'avait ainsi attaqué... J'aurais aussi le droit, peut-être, d'imiter notre amiral à votre égard, mais j'aime mieux que tout se passe en gentilshommes, entre lord Blackeney et moi. Présentez-lui donc mes hommages, et demandez-lui si les vins de ma cave portative peuvent lui être agréables. Seulement, qu'il se dépêche de répondre... car, d'ici à demain, je serai probablement obligé de lui faire de beaucoup plus gros cadeaux. — Rochambeau, faites reconduire le parlementaire. (Le parlementaire sort, reconduit par Rochambeau.) — Maintenant, à l'alcade.

## SCÈNE IV.

RICHELIEU, GASTON, MAILLEBOIS, FRONSAC, NUNEZ  
CARCAMO.

RICHELIEU.

Soyez le bienvenu, seigneur alcade!

CARCAMO.

Ah! monsieur le maréchal... c'est vous qui êtes bien venu. (Baubillant.) — Au nom de la ville de Ciutadella, je vous exprime la joie occasionnée par le plaisir... que nous fait éprouver le bonheur... qui nous vient de la satisfaction de recevoir les Français que vous avez l'honneur de commander... c'est-à-dire qui ont l'honneur d'être commandés par vous. (Cherchant dans sa poche.) J'ai là mon discours.

RICHELIEU.

Assez d'éloquence comme cela, seigneur alcade... Je vois que vous devez appartenir à l'académie de Minorque; je suis de celle de Paris, et, entre confrères, on peut se traiter sans trop de cérémonie... Tenez, prenez plutôt un verre, et faites-nous raison.

CARCAMO.

Avec grand plaisir, monsieur le maréchal, d'autant plus qu'en buvant avec Votre Excellence, on ne court pas le risque de se damner comme en compagnie de ces païens d'Anglais; avec leur diable de vin hérétique, on trouve l'enfer sous la table. Aussi, comme nous avons reçu vos Français!.. Les femmes ont embrassé toute la garnison; nos femmes sont si bonnes catholiques!..

RICHELIEU.

Je n'avais pas oublié ces dames. Je songeais à elles en France. — Duc de Fronsac, ceci vous regarde, à présent.

FRONSAC.

Seigneur alcade... voici des bonbons que le maréchal de Richelieu vous charge d'offrir de sa part aux Minorcaises. (Il fait signe à un domestique. — On apporte des boîtes de bonbons.)

CARCAMO.

Ah! monseigneur, que de reconnaissance!.. Mais nos femmes ne sont pas ingrates, et je venais vous prier de vouloir bien recevoir tout à l'heure une députation des plus jolies, qui demandent à venir exécuter devant vous les danses de leur pays.

RICHELIEU.

Des plus jolies... nous serons toujours prêts à les recevoir... Comment vous appelez-vous?

CARCAMO.

Nunez Ignacio Carcamo.

RICHELIEU.

Seigneur Carcamo, êtes-vous marié?

CARCAMO.

Ah! monseigneur, avec persévérance... Ma première aurait quarante ans, ma seconde trente-huit...

RICHELIEU.

Mais la troisième?

CARCAMO.

La troisième en a quatorze... Les femmes sont si précoces aux Baléares...

RICHELIEU.

Eh bien! les deux premières on vous en tient quitte, mon cher alcade. Amenez seulement madame Carcamo n° 3. On est bon prince, et on ne vous demande que ce qui est possible. — Au revoir, seigneur alcade... Nos respects à madame Carcamo. CARCAMO, qu'on a continué à charger de bonbons. — On en met dans toutes ses

poches. Ah! monseigneur, que de bontés! il y en a vraiment trop, monseigneur... Je succombe sous le poids de vos bontés. (Il sort en trébuchant sous les boîtes de bonbons.)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, moins L'ALCADE; L'EMBELLIE.

L'EMBELLIE, se glissant dans la tente, et bas à Gaston.

Mon capitaine! mon capitaine!

GASTON.

Eh bien! qu'y a-t-il de si pressant?

L'EMBELLIE.

Des nouvelles de miss Anélie.

GASTON.

Grand Dieu!

L'EMBELLIE.

Près de vous... vous allez la revoir.

GASTON.

Se peut-il! (Voyant approcher Richelieu.) Va, et ne t'éloigne pas; tout à l'heure tu me conteras cela.

RICHELIEU.

Nous allons au-devant des Mahonnaises... Gaston; mais vous êtes tout à vos souvenirs; je ne vous demande plus de nous suivre.

GASTON.

Au contraire, maréchal, j'assisterai à la fête, et de grand cœur!

RICHELIEU.

Eh bien! quand je vous disais que ce beau ténébreux se consolerait.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROCHAMBEAU, entrant effaré.

ROCHAMBEAU, entrant.

Ah! maréchal.

RICHELIEU.

Eh bien! qu'avons-nous donc, Rochambeau, avec cet air effaré?

ROCHAMBEAU.

J'ai, monseigneur, que l'hospitalité minorcaise, et surtout le vin d'Espagne, font de belles choses.

RICHELIEU.

Hein?...

ROCHAMBEAU.

Toute notre garnison de Ciutadella est ivre, et le reste de l'armée va le devenir.

RICHELIEU.

J'avais pourtant défendu sévèrement, depuis trois jours que nous sommes à terre...

ROCHAMBEAU.

Les défenses n'y font rien, monseigneur... il faut des exemples... et à moins qu'on n'en fusille un ou deux...

RICHELIEU.

Et vous croyez à l'effet d'une pareille rigueur! Vous ne connaissez pas notre soldat. Faites-lui de sa faute un péril, il y courra comme à un succès. Rochambeau, vous retracerez peut-être l'histoire de notre campagne. Eh bien, mettez-vous là et écrivez cet ordre du jour: « Le maréchal commandant en chef » le corps d'expédition avait cru devoir rappeler à l'armée que » des excès de boisson sont incompatibles avec la dignité de l' » uniforme. Puisque ses ordres sont restés sans effet, il prévient » que tout soldat qui sera trouvé en état d'ivresse, n'aura pas » l'honneur de monter à l'assaut! — Signé: Richelieu. » Que cet ordre du jour soit affiché dans toutes nos positions; et soyez tranquille, on pourra boire encore dans le camp français, mais on ne se grisera pas. — Maintenant, messieurs, un dernier verre de Champagne, et à la fête. (Ils sortent.)

## QUATRIÈME TABLEAU

Grand paysage sur le rivage de la mer. — Sur le premier plan, le commencement du camp, et sur le côté, la tente du maréchal. — Au fond, la mer; le fort Saint-Philippe en perspective, et d'immenses rochers dominés par un monastère. — L'ordre du jour du maréchal est inscrit sur un écriteau devant sa tente.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, aspect animé d'un bivouac. — Soldats, vivandières.

GASTON, sortant de la tente du maréchal, L'EMBELLIE.

GASTON.

Parle, l'Embellie... Parle-moi d'Amélie... Depuis l'espoir que tu m'as rendu, les minutes m'ont paru un siècle!

L'EMBELLIE.

Voilà, capitaine. En votre absence, sur la recommandation de votre second, qui a dit à l'amiral que je savais l'espagnol, — je suis du Roussillon, — on m'avait choisi avec notre chaloupe, l'une portant l'autre, pour remettre un message au gouverneur de l'île de Majorque.

GASTON.

Oui, qui appartient à l'Espagne, notre alliée. — Continue.

L'EMBELLIE.

Mais, comme on ne nous attendait pas à Palma, et qu'on n'a pas pu nous envoyer de pilote, voilà notre malheureuse chaloupe, en faisant force de rames, qui donne contre un joli petit rocher. Il y a gros à parier qu'il n'était pas en sucre... et la chaloupe arrive à Palma en buvant plus d'eau que tous les marins de la flotte n'en consommeraient dans toute leur vie. Impossible de reprendre la mer sans que le bateau soit radoubé. Cependant la réponse pressait; je laisse la chaloupe avec deux camarades, et je loue à Palma une felouque espagnole pour retourner à bord.

GASTON.

Après! après!

L'EMBELLIE.

Eh bien! tout en revenant, nous causions, le patron, moi et une bouteille de rhum, et il me dit, le patron: « Ça a bien contrarié une jolie petite dame, que vous m'ayiez loué. Au moment où nous venions de faire affaire, elle m'a fait offrir le double de ce que vous me donnez, pour la conduire au camp français. »

GASTON.

Que dis-tu?

L'EMBELLIE.

» Mais, — a continué le patron, — ma probité ne m'a pas permis de vous manquer de parole, d'autant que la petite dame me donne tout autant pour la conduire un peu plus tard au camp. Elle a tant envie de savoir des nouvelles d'un officier français qui l'intéresse — c'est sa femme de chambre qui a conté tout cela — qu'elle a voulu quitter l'Angleterre, et que, ne pouvant trouver de bâtiment pour l'amener directement en France, elle s'est fait conduire en Espagne, et de là aux Baléares, d'où elle veut gagner le camp du maréchal. »

GASTON.

Ah! je dois la reconnaître à tant de dévouement!

L'EMBELLIE.

Avec son nom et son adresse, mon capitaine, qu'elle avait laissés au patron de la felouque, et que j'ai transcrits moi-même; voyez: Miss Amélie Wilkie, à Palma, hôtel de la Croix-d'Argent, il y a gros à parier que c'est elle. Aussi, quand j'ai reporté la réponse à l'amiral, il m'a donné congé pour aller vous retrouver... Je ne me le suis pas fait dire deux fois, capitaine; et vous êtes ici?..

GASTON.

Jusqu'à demain, mon brave l'Embellie.

L'EMBELLIE.

Vous allez la revoir, mon brave capitaine, elle doit arriver cette nuit.

GASTON.

Je vais la revoir!... ah! que je t'embrasse!...

L'EMBELLIE, à part.

Pauvre capitaine!... ce n'est pas moi qu'il croit embrasser... enfin, je le laisse faire.

GASTON.

Amélie! elle est revenue à travers tant d'obstacles, tant de périls!... et nous nous croyons, nous autres hommes, de l'énergie!... nous qui pratiquons une bravoure vulgaire, comme une consigne, comme une habitude dans laquelle nous sommes élevés... mais la vraie force, elle est dans cette transformation sublime de la faiblesse. Oui, c'est le cœur des amantes, des épouses, des mères, qui a inventé le courage!... Au revoir!... au revoir, mon brave l'Embellie... et merci. Je vais retrouver le maréchal. (Il sort.)

## SCÈNE II.

L'EMBELLIE, SOLDATS.

L'EMBELLIE.

Est-il content! ce bon capitaine! l'est-il!... Ah! c'est le moment où jamais de m'humecter à mort!... je verrai sa félicité double... (A un sergent.) Camarade... de quel pays êtes-vous?

LE SERGENT.

Je suis Breton.

L'EMBELLIE.

Comme ça se trouve! je suis du Roussillon... et si vous voulez accepter une bouteille...

LE SERGENT.

On n'en boit plus.

L'EMBELLIE, aux autres soldats.

Hein? qu'est-ce qu'il dit là? Les camarades...

LES SOLDATS.

On ne boit plus au camp.

L'EMBELLIE.

Alors c'est différent! (A une grande vivandière qui passe.) Holà! petite... de l'eau-de-vie pour deux, je bois seul!

LA VIVANDIÈRE.

Le bidon aux tentations est fermé, et on ne l'ouvrirait pas quand toute votre paye y passerait.

L'EMBELLIE.

Et pourquoi ce barrage? On demande les motifs du barrage.

LA VIVANDIÈRE, montant l'écriteau.

Vlà c' qui ferme l'écluse.

L'EMBELLIE.

Ah! décidément, pas de chance. Il y a gros à parier que je ne boirai plus qu'au Roussillon.

## SCÈNE III.

Musique joyeuse. — Arrivée des Mahonnais et Mahonnaises. — Quand ils sont tous arrivés, Richelieu paraît.

RICHELIEU, FRONSAC, MAILLEBOIS, ROCHAMBEAU, ÉTAT-MAJOR. (Ils arrivent pour recevoir les salutations des autorités et des dames mahonnaises. — Carcamo conduit sa femme sous le bras et la présente à Richelieu.)

CARCAMO.

La sinorita Manuelita Carcamo, le modèle de toutes les femmes de Minorque... au boléro.

RICHELIEU.

Nous serons enchantés de nous associer à Minorque... pour applaudir la senora. (Ballet. — La nuit vient à la fin de la danse. — Toutes les Mahonnaises mettent leurs mantilles et sortent. — Pendant leur sortie, Gaston de Frontonac arrive rapidement et s'adresse au maréchal.)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON.

Maréchal, je dois retourner à mon bord. A l'instant même, un avis de l'amiral la Galissonnière me prévient que l'escadre de l'amiral Byng a paru. Elle est en vue de Mahon, qu'elle vient couvrir. — Et tenez, maréchal, on l'aperçoit dans la brume. Au point du jour, nous l'attaquerons.

RICHELIEU.

Allez donc, mon cher Gaston... et bonne chance!

GASTON.

Maréchal, encore un mot! Cette nuit arrivera à Minorque une jeune femme qui demandera sans doute à être conduite vers vous. Cette jeune femme, je n'aurai plus besoin de la recommander à votre honneur et à votre loyauté, quand vous aurez su que c'est la femme à laquelle j'ai voué l'attachement de toute ma vie!... la femme qui doit porter mon nom.

RICHELIEU.

Comment, vous allez la revoir! C'était là d'où venait ce changement, cette joie subite? moi qui croyais avoir gagné mon pari. Soyez tranquille pour celle que vous aimez, mon cher Gaston!... Vous avez la parole du maréchal de Richelieu... Et d'ailleurs, quand, par extraordinaire, on trouve un homme fidèle, ce n'est pas le cas de le décourager...

GASTON.

Merci, mon maréchal... et au revoir!... (Il monte dans une chaloupe que l'on voit glisser et s'amarrer au rivage au fond de la scène. — La barque file et disparaît. L'escadre se voit dans la mer.)

RICHELIEU, prenant sa lunette d'approche. — A Rochambeau.

Oui, je distingue parfaitement l'escadre britannique... voyez ses signaux... (Une fusée part de l'escadre, une autre est envoyée du fort.) On répond du fort Saint-Philippe. — Maillebois, que l'on redouble de surveillance pour la garde du camp... On nous prépare quelque surprise.

L'EMBEILLE.

J'ai une soif... et pendant que le capitaine attend sa barque là-bas. — Dites donc, vivandière, l'ordre du jour du maréchal, ça ne regarde pas la marine, et la marine est bien à sec. (Il montre son gosier.)

LA VIVANDIÈRE, tapant sur le bidon.

Trop tard. Tous les bidons sont encloués, on ne les rouvrira qu'après l'assaut.

L'EMBEILLE.

J'ai le gosier comme une fournaise, et dans ma brûlante ardeur... (Il veut l'embrasser.)

LA VIVANDIÈRE, lui donnant un soufflet.

Après l'assaut!...

L'EMBEILLE.

Il paraît que ça ne regarde pas la marine. Allons retrouver le commandant. (Mouvement militaire. — Des soldats français prennent les armes. — Quelques instants après des soldats du fort se glissent en rampant dans les rochers du fond. — Combat. — Les soldats du fort sont repoussés. — Richelieu reparait sur les derniers coups de fusil.)

RICHELIEU, à cheval.

Soldats! nous avons rejeté dans le fort les envoyés de lord Blackeney. — Maintenant, si l'amiral la Galissonnière bat l'ennemi, Mahon ne peut nous échapper... Nous continuerons le siège en pantoufles... mais, quoi qu'il arrive, et même si l'escadre de l'amiral Byng triomphait, alors... voyez ce monastère, sur ces hauteurs, il vaudrait mieux nous y faire moines que de rentrer chez nous sans avoir pris Mahon... — Soldats ou marins, quel que soit le noble théâtre de la lutte, rappelez-vous que la galerie... c'est toujours la France! (Roulement de tambours. — Cris : Vive le Maréchal!)

## ACTE TROISIÈME

## CINQUIÈME TABLEAU

Intérieur de la chambre du conseil sur le vaisseau amiral. — Petit décor tombant au 2<sup>e</sup> plan.

## SCÈNE PREMIÈRE.

(Il fait nuit. — Sur une table est une lampe allumée et une carte marine. — Byng et Wilkie sont assis de chaque côté de la table.)

BYNG, SIR FRANCIS WILKIE.

BYNG.

Les signaux que mon vaisseau amiral, le *Ramillies*, vient d'échanger avec lord Blackeney ont engagé à défendre opiniâtement cette forteresse, qui, seule, nous reste dans l'île de Mahon... Blackeney a dû inquiéter l'ennemi par une sortie, mais tout dépend de l'issue du combat que nous allons livrer à la flotte française, à ce moment en vue... Le jour va se lever, elle sera bientôt en bataille devant nous.

WILKIE.

Et cette embarcation que vous avez aperçue, à la nuit tombante, cherchant à se diriger sur Mahon?

BYNG.

J'ai chargé Robinson de lui donner la chasse, et je suis tranquille.

WILKIE.

Malheureusement, amiral, vos ennemis ne sont pas tous su l'escadre française, et vous avez, vis-à-vis de ceux restés en Angleterre, le tort irréparable d'avoir raison... Ce mémoire que vous n'avez pas craint d'adresser à l'Amirauté, lorsque les renforts qui vous étaient promis à Gibraltar vous ont manqué...

BYNG.

Ce mémoire, je devais l'envoyer; il prouve que les difficultés et les malheurs de la campagne, s'il devait en survenir, ne peuvent m'être imputés.

WILKIE.

Mais c'est encore un crime à leurs yeux... En confondant vos ennemis, vous les intéressez à vous perdre; et ce sir Harry Cleveland, que l'Amirauté vous a imposé ici même à bord, sous prétexte qu'il a des instructions particulières à remettre au gouverneur du fort Saint-Philippe...

BYNG.

J'ai d'autant moins à craindre de lui, qu'il me verra mieux agir.

WILKIE.

Puissiez-vous ne pas être trop cruellement déçu de cette généreuse confiance; mais permettez-moi de vous rappeler, amiral, que vous avez passé deux nuits sans sommeil... Une heure vous reste à peine... Amiral, pour vous, pour nous tous, pour l'Angleterre même... retirez-vous une heure dans votre chambre.

BYNG.

Oui, vous avez raison, sir Francis, je vais prendre un peu de repos; je ne vous retrouverai qu'au moment du combat. Mais ici, pour la dernière fois, que l'homme, que l'ami puisse épancher son cœur avec vous!... Si je dois succomber... un souvenir à celle qui, sans m'aimer... avait consenti à porter mon nom, et à m'accorder un bonheur... un bonheur que je ne dois plus accepter désormais... si je survis.

WILKIE.

Chassez ces tristes pensées, soyez sans crainte; Amélie ne sera pas ingrate.

BYNG.

C'est moi, plutôt, qui allais me montrer bien ingrat, en oubliant, sir Wilkie, de vous recommander mon frère, si je succombe.

WILKIE, brusquement.

Si vous succomez!... Ah ça! vous venez me dire tout cela à moi, comme si je devais vous survivre... la préférence est bien mal placée.

BYNG, lui serrant la main avec effusion.

Digne ami!... mais, pour mon frère qui a tant besoin de moi... je dois vivre aussi... cette pensée me donnera courage et succès... Allons, je vais me retirer une heure, et ensuite que Dieu nous seconde! (Il sort.)

## SCÈNE II.

SIR FRANCIS WILKIE, seul.

Si, dans le combat qui se prépare, on nous avait fait encore la partie égale... mais des vaisseaux pour la plupart en mauvais état, les plus mal armés de notre marine... Les négligences d'une Amirauté incapable poursuivent encore ce brave amiral jusque sur le champ de bataille où se joue l'honneur de notre nation... On est de retour... On vient de l'expédition... (Apercevant Robinson.) Robinson... J'aurai des nouvelles sans doute...

## SCÈNE III.

ROBINSON, WILKIE.

WILKIE.

Robinson?

ROBINSON.

Salut, capitaine! Où est l'amiral?

WILKIE.

Il prend un moment de sommeil; mais si le résultat de ta mission exigeait...

ROBINSON.

Rien!

WILKIE.

Tu n'as pu atteindre l'embarcation française?

ROBINSON.

Non.

WILKIE.

Tu m'étonnes... Lorsque nous t'avons perdu de vue, ta chaloupe paraissait meilleure voilière que cette coquille de noix que tu poursuivais...

ROBINSON.

Je n'ai pu la rejoindre.

WILKIE, avec défiance.

Soit... tu t'en expliqueras avec l'amiral... il sera bientôt réveillé... (A part.) C'est singulier! (Il sort.)

## SCÈNE IV.

ROBINSON, AMÉLIE.

ROBINSON, à deux hommes qui l'ont suivi.

Amenez la prisonnière. (Amélie paraît enveloppée dans un long manteau.)

AMÉLIE.

Monsieur, quand j'ai appris que vous me conduisiez sur le vaisseau de l'amiral Byng, je vous ai demandé de ne révéler ni à l'amiral lui-même, ni à sir Francis Wilkie que j'étais votre prisonnière!... Vous me l'avez promis...

ROBINSON.

Pour sir Francis Wilkie, oui.

AMÉLIE.

Mais l'amiral?...

ROBINSON.

Impossible! je lui dois compte de tout.

AMÉLIE.

Par pitié! monsieur...

ROBINSON.

Impossible! (Il fait signe à deux hommes d'emmener Amélie.)

UN MATELOT.

Où faut-il la conduire?

ROBINSON.

Dans ma cabine... pour le moment.

LE MATELOT.

C'est bien, maître Robinson.

AMÉLIE.

Quoi! c'est lui qui s'appelle?... Ah! par pitié, un mot encore.

ROBINSON.

Parlez vite.

AMÉLIE, avec vivacité.

Ah! vous pouvez pour moi plus que me donner la vie!... N'est-ce pas vous à qui l'amiral Byng, dans la nuit qui a précédé son départ, a confié l'évasion d'un officier français?... Oui, c'est vous qui l'avez conduit jusqu'à un port d'Angleterre, et vous me direz sans doute...

ROBINSON.

Non.

AMÉLIE.

Vous refusez de parler... Ah! par pitié! cet officier, quel est-il? son nom?... Oh! si vous saviez?... A la seule pensée que Gaston de Frontenac respirait encore, j'ai fui loin de mon père, j'ai quitté la maison de l'époux qu'il me destinait... Un mouvement que je n'ai pu comprendre, que je n'ai pu combattre m'a emportée comme si j'allais à travers l'espace rejoindre dans une autre vie celui que j'aime... Oui, pour m'élancer à la poursuite de ce rêve... je suis partie, je me suis confiée à un misérable esquif; j'ai passé sous le feu des deux escadres ennemies, et j'ai vu sans pâlir les hommes qui me conduisaient tomber, mortellement frappés, dans le combat qui vous a fait maître de ma destinée... Ah! il faut bien que Gaston soit vivant pour justifier ma témérité, ma folie!... Et si c'est vous qui avez aidé mon fiancé à quitter l'Angleterre, soyez béni!... mais soyez plus béni encore... en apprenant à ce cœur qui doute, l'existence de l'homme auquel seul j'appartiens sur la terre, et à qui maintenant, je le sens, je n'aurais plus le courage de survivre.

ROBINSON, à part.

L'amiral a dit : « Mort pour tous en Angleterre... » Et ici, sous le pavillon, nous sommes en Angleterre.

AMÉLIE.

Eh bien! mon fiancé?... Répondez!

ROBINSON.

Mort!

AMÉLIE.

Mort!... Mais, cependant, j'ai bien entendu...

ROBINSON.

Mort!

AMÉLIE.

Du moins, vous pouvez m'apprendre...

ROBINSON, aux matelots.

Dans ma cabine.

AMÉLIE.

Ah! cet homme est de fer! (Elle sort avec les matelots.)

## SCÈNE V.

ROBINSON, LORD ROBERT BERTIE, CLEVELAND, OFFICIERS DE MARINE.

ROBINSON, à part.

Je verrai l'amiral... il décidera.

LORD ROBERT, aux officiers.

Un cutter, avec pavillon anglais, vient d'aborder dans la nuit le *Ramillies*... Il y avait des nouvelles pour sir Harry Cleveland, secrétaire de l'Amirauté, qui se rend ici.

ROBINSON, à part.

Sir Harry Cleveland... je vais prendre l'air. (Il redescend vers la porte.)

CLEVELAND, paraissant des papiers à la main.

Veillez prier l'amiral Byng de se rendre dans la salle du conseil; j'ai à lui parler pour affaires qui ne peuvent se remettre. (Apercevant Robinson.) C'est vous qui commandiez tout à l'heure une expédition contre une embarcation suspecte?...

ROBINSON.

Oui.

CLEVELAND.

Restez, vous n'êtes pas de trop.

LORD ROBERT.

Voici l'amiral.

## SCÈNE VI.

CLEVELAND, BYNG. Lord Robert Bertie et Robinson sont au fond, ainsi que les officiers.

BYNG.

Sir Cleveland...

CLEVELAND.

Excellence, j'ai reçu d'importantes communications.

BYNG.

M'annonce-t-on les renforts que j'attendais, et qui ne m'ont pas encore été donnés?

CLEVELAND.

Ni les vaisseaux ni les hommes ne se comptent! quand il s'agit d'un devoir.

BYNG.

Excepté quand c'est la victoire... Mais, alors, qu'aviez-vous à me faire connaître?

CLEVELAND.

Des informations venues d'Angleterre. Nos espions nous apprennent que dans les mers d'Amérique des soldats anglais pris sur un bâtiment qui avait attaqué nos adversaires avant la déclaration des hostilités, ont été pendus comme pirates. En conséquence, l'Amirauté a décidé que l'on userait du droit de représailles, et que les premiers prisonniers français ou anglais transfuges subiraient immédiatement le même sort.

BYNG.

Le droit de représailles est rigoureux; je sais qu'il est dans les usages de la guerre. Mais, êtes-vous bien sûr?...

CLEVELAND, à Byng.

Oui, milord. (A Robinson.) Et maintenant, parlez... Quel est résultat de votre mission?

ROBINSON.

Le résultat de ma mission?

CLEVELAND.

Oui, cette embarcation qui filait vers Mahon, et que l'on supposait... porter des nouvelles au camp français...

ROBINSON.

Disparue... impossible de l'atteindre...

BYNG, à part.

C'est peut-être heureux! (Haut.) Pour ton honneur, Robinson, je dois cependant dire à sir Harry que c'est la première fois que je te charge d'une mission de ce genre, sans que tu réussisses; et celle-là ne semblait pas, certes, la plus difficile...

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, WILKIE.

WILKIE.

Il se calomnie lui-même, amiral... Robinson a capturé la

barque, et il doit y avoir des prisonniers cachés par lui sur le bâtiment... Qui sait ? dans sa cabine peut-être!...

CLEVELAND.

Des prisonniers français?

ROBINSON, à part.

Le malheureux ! il ne se doute pas...

CLEVELAND.

D'où vient que cet homme a voulu soustraire des prisonniers à votre connaissance?... Parle...

ROBINSON.

Je ne dois compte de ma conduite qu'à mon amiral.

BYNG, à part.

Et maintenant je comprends son silence.

CLEVELAND.

Vous avez appris, Excellence, les ordres de l'Amirauté... vous reconnaissez vous-même le droit rigoureux de la guerre... Ceux-ci doivent subir le même sort que les nôtres, et ils le subiront.

WILKIE, à part.

Et c'est moi qui les ai trahis ! (il sort.)

LORD ROBERT, entrant.

Amiral, pas un moment à perdre, la flotte française se prépare au combat.

CLEVELAND.

Vous voyez, amiral, le temps presse... faites-nous livrer ces prisonniers à l'instant.

BYNG.

Monsieur, rien ne presse, au contraire... Ils sont en sûreté sur le vaisseau... Permettez-moi de ne pas inaugurer la journée d'une bataille par de cruelles représailles sur des captifs sans défense.

CLEVELAND.

Amiral!

BYNG.

Monsieur, vous reconnaîtrez, j'espère, que je suis seul maître sur mon escadre et à mon bord.

CLEVELAND.

C'est un point qui resterait peut-être à éclaircir, si Votre Excellence le permettait... Mais, en ce moment, faites, milord, ordonnez du sort des prisonniers comme des manœuvres de l'escadre, sauf à rendre compte, plus tard, de toute votre conduite et de ses résultats à qui de droit.

BYNG.

Et je ne le redouterai pas, monsieur. (Bruit de canon.)

WILKIE, qui avait disparu et qui rentre.

Amiral, l'escadre française attaque.

BYNG, à Cleveland.

Vous le voyez, monsieur, le premier boulet est lancé... ce n'est plus l'heure d'une exécution, mais du combat... c'est le courage et non la rigueur qui doit nous mériter l'appui de Dieu!... Venez, messieurs, et faisons notre devoir. (Tout le monde sort. Musique. Canonade terrible et prolongée. Au bout de quelques instants le décor change.)

## SIXIÈME TABLEAU

Grand décor qui partage le théâtre en deux dans sa hauteur. — On voit à la fois le pont du vaisseau et la batterie inférieure prolongée en perspective. — Les mâts sortent du plancher et traversent le théâtre dans toute la hauteur des deux compartiments; des escaliers descendent du pont, traversent la batterie et se prolongent dans l'écouille inférieure. — Sur le pont du vaisseau, comme dans la batterie, les canonnières sont à leurs pièces. — L'infanterie de marine fait un feu de mousqueterie. — L'amiral Byng, sur le pont, en grand costume, donne des ordres. — En haut et en bas des pièces sont brisés, quelques hommes tombés sur leurs canons ou au milieu du théâtre. — Dans la partie supérieure, autour du vaisseau, fumée rougeâtre. — Tableau du mouvement d'un combat naval dans l'intérieur d'un vaisseau. — Des officiers circulent rapidement avec des ordres, des mousses apportent des munitions. — On voit passer des blessés dans les bras des matelots.

### SCÈNE PREMIÈRE.

BYNG, WILKIE, LORD ROBERT BERTIE, sur le pont ROBINSON, MATELOTS ET SOLDATS.

BYNG.

Trois vaisseaux ennemis serrent de près le vaisseau amiral... Lord Robert Bertie, hissez le signal, et que le *Buckingham* vienne nous dégager. (On hisse les drapeaux de signaux le long du mât.)

(Nouvelle explosion. — Une lueur rougeâtre très-vive se répand sur le théâtre. — Un matelot sort du bas du théâtre, monte et vient parler à Wilkie.)

WILKIE.

Amiral, un boulet rouge a mis le feu dans la batterie basse à bâbord...

BYNG.

Courez, lord Robert, et faites agir les pompes. (Lord Robert Bertie descend précipitamment l'escalier et disparaît au-dessous du théâtre. — Au bout de quelques instants la réverbération enflammée s'éteint.)

ROBINSON, à deux hommes avec qui il descend l'escalier au milieu du théâtre

et qui portent un blessé.

Cet homme aux chirurgiens! dans la cale aux blessés. (Coup de canon. — La cloison de gauche vole en éclats. Robinson regarde le blessé.) Il a son affaire... le boulet l'a salué en passant... Dans la cale des morts. (Les hommes disparaissent avec le mort dans l'ouverture inférieure.)

WILKIE, sur le pont.

Amiral, les Français l'emportent!... voyez, notre ligne est coupée... l'escadre ennemie à l'avantage...

BYNG.

Et le vaisseau amiral va être pris, Wilkie!... Un seul parti peut sauver encore l'honneur du pavillon...

WILKIE.

Et c'est?...

BYNG.

Nous faire sauter!

### SCÈNE II.

LES MÈMES, puis MISS AMÉLIE.

WILKIE, criant du haut de l'escalier.

Camarades! nous sommes vaincus! et plutôt que de se rendre, l'amiral se fait sauter.

ROBINSON, et les Anglais de la batterie agitent leurs chapeaux.

Hourrah pour l'amiral!... et vive l'Angleterre! (Robinson tirant sa pipe.) Ça me va! (A Wilkie qui remonte.) Sir Francis, un mot!... M. Cleveland est-il encore sur le vaisseau?

WILKIE.

Oui.

ROBINSON.

Ça me va encore mieux. (Il se met tranquillement à fumer. — Lord Robert Bertie sort de l'écouille inférieure, n'ayant rien entendu, venant de la cale. — Il aperçoit Robinson qui fume, et veut lui arracher sa pipe.)

LORD ROBERT.

Misérable! au moment du combat!

ROBINSON.

Puisque nous allons sauter, autant que j'achève ma pipe. (il se rasseoit dans un coin. — Lord Robert Bertie monte sur le pont.)

BYNG, sur le pont.

Oui, la fortune nous accable toujours! le moment suprême est venu!... (il fait un signe, on lui apporte une mèche allumée; il la prend, et au moment de descendre, il dit à Wilkie.) Sir Francis, que le combat continue jusqu'au dernier moment! (il descend par l'écouille dans la batterie, le combat continue sur le pont.)

MISS AMÉLIE, sortant de la cabine.

Un boulet a pénétré dans la cabine, je suis sortie... je ne sais où je vais... (Byng a descendu l'escalier, la mèche en main et se préparant à entrer dans la cale. — Il aperçoit Amélie qui se dresse devant lui.)

BYNG.

Miss Amélie!...

AMÉLIE.

L'amiral!...

BYNG.

Vous, ici!... mais c'est impossible!... Vous, ici!... mais vous ne savez donc pas que ce bâtiment tout entier va voler en éclats dans une effroyable explosion!... Miss Amélie, il faut que vous périissiez!

AMÉLIE.

Et ma mort est juste. Donnez-moi cette flamme, qui tremble dans votre main... donnez... et si je n'ai pas su vivre pour vous, amiral, du moins je saurai mourir à vos côtés. (Elle veut prendre la mèche entre les mains de Byng. — A ce moment, Wilkie qui n'a cessé de diriger le combat sur le pont, apparaît au bout de l'escalier, sans voir Amélie qui est cachée par le mât.)

WILKIE.

Amiral, arrêtez! Tout n'est pas désespéré encore! *Le Ramillies* est dégagé par *le Buckingham* et *l'Intrépide*, la bataille est perdue, mais la flotte est sauvée.

BYNG, bas à Amélie.

Dieu soit béni! qui me permet de vous épargner, miss!... Mais, maintenant, restez cachée à tous. (Amélie disparaît par l'écouille intérieure.)

## SCÈNE III.

WILKIE, BYNG, CLEVELAND, OFFICIERS, MATELOTS.

BYNG, remonté sur le pont, aux officiers.)

Messieurs, la flotte nous est conservée! Dieu nous laisse l'espoir d'une glorieuse revanche.

CLEVELAND.

Il n'y a plus pour vous ni de revanche, ni de gloire... Amiral Byng... au nom de l'Amirauté, vous ne commandez plus l'escadre... au nom de l'Amirauté, vous êtes prisonnier sur votre bord. (Mouvement général.)

WILKIE.

Que signifie?...

CLEVELAND.

Amiral Byng, grâce à vous la bataille est perdue... Mahon ne peut plus être sauvé... Je prévoyais ce résultat... j'en avais deviné les causes, et je me réserve de les faire connaître devant la Cour martiale, qui s'assemblera pour vous juger... (Nouveau mouvement.) Mais l'Amirauté avait refusé d'en croire mes justes présomptions... elle a persisté à penser que vous vous montreriez digne du grand nom de votre père... Pourtant, elle m'avait placé sur votre bord comme la sentinelle de notre honneur, avec pleins pouvoirs de vous reprendre le commandement, s'il était prouvé qu'il devenait dans vos mains un danger pour la dignité et les intérêts du pays; à mon tour, je n'ai pas assez écouté mes légitimes soupçons, et je vous ai laissé livrer la bataille. Maintenant, ce n'est plus avec vous que j'ai à m'expliquer; je vous somme seulement de remettre votre commandement et la conduite de la flotte à l'officier que je me réserve de désigner... Voici mes pleins pouvoirs, voyez vous-même s'ils sont réguliers. (Il les lui donne.)

WILKIE, bas à Byng.

Il a beau dire, amiral, vous êtes, seul, le maître à bord, toute l'escadre vous est dévouée; gardez le commandement jusqu'à ce que vous l'avez illustré par la victoire!

ROBINSON, bas à Byng.

Amiral! les camarades ont délibéré pendant qu'il parlait. (Il montre Cleveland.) A l'unanimité, ils sont d'avis de le jeter par-dessus le bord.

BYNG, qui examine les ordres.

Non, mes amis!... non!... ces ordres sont réguliers... La gloire la plus éclatante serait là, devant ma main... il suffit que ma conscience se place entre elle et moi... Au-dessus de la gloire, il y a l'honneur, et au-dessus de l'honneur même, il y a le devoir... Monsieur, voici mon épée... Cette épée infortunée et loyale, sachez-le bien, vos mains sont à peine dignes de la toucher... Dieu m'est témoin que, dans ce combat, j'ai offert à mon pays tout mon sang... la bataille n'en a pas voulu... vous pouvez le prendre... Là où vous le feriez couler, fût-ce sur un échafaud, il n'en serait pas moins pur, entendez-vous?... (Il lui remet son épée. Cleveland la prend et la transmet à un officier.)

WILKIE.

Qu'avez-vous fait, mon amiral!... C'était tout à l'heure qu'il fallait mourir!... (Bruit.)

LES MATELOTS.

Vive l'amiral!! A bas Cleveland! (Ils se précipitent sur Cleveland, leurs haches levées.)

BYNG, les arrêtant.

Arrêtez!... Respect à cet homme, respect à la loi!...

## ACTE QUATRIÈME

## SEPTIÈME TABLEAU

Une grande cour de l'hôtel de l'Amirauté à Londres. — Grille ouverte au fond du théâtre. — On aperçoit au delà une vue de Londres. Sur les deux côtés, les bâtiments de l'Amirauté. — A droite, un perron conduisant à l'entrée principale. — Il fait nuit, les lanternes sont allumées. — Une des fenêtres de l'hôtel est éclairée. — Au lever du rideau, une voiture vient s'arrêter derrière la grille du fond; presque au même moment, Robinson descend du perron de l'Amirauté.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, ROBINSON.

ÉDOUARD.

C'est bien ici l'Amirauté de Londres... mais, à cette heure, pourrai-je trouver quelqu'un qui me réponde?

ROBINSON, descendant le perron.

Maintenant, au château de l'amiral.

ÉDOUARD.

Il me semble, dans la nuit, distinguer quelqu'un... si je m'adressais à lui, Monsieur?

ROBINSON.

Cette voix...

ÉDOUARD.

Robinson!...

ROBINSON.

Lord Édouard... vous ici, milord? mais est-ce que vous n'avez pas reçu une lettre de l'amiral?

ÉDOUARD.

A l'instant même... mon frère m'a écrit qu'il était satisfait de sa campagne... qu'il n'est point blessé... mais alors, que signifie cet ordre de l'attendre... de me cacher dans le Hertford, comme après un malheur ou une défaite?

ROBINSON.

Mais puisqu'on vous écrit...

ÉDOUARD.

Oh! tu as beau dire... je ne partirai point avant d'avoir la certitude qu'aucun malheur n'a frappé ou ne menace mon frère. Mais, à cette heure, les bureaux ne sont pas ouverts.

ROBINSON.

Voici le logement du maréchal de l'Amirauté, vous le connaissez?

ÉDOUARD.

Oui... un vieil ami de notre père. Cette lumière à la fenêtre de son cabinet annonce qu'il a veillé cette nuit, ou des nouvelles importantes ont été reçues; je monte chez lui. (Mouvement de Robinson.) Mais je ne veux pas que tu m'accompagnes! tu pourrais, par quelque moyen, par quelque signe, l'avertir de me déguiser la vérité. J'y vais... attends-moi; ensuite, si tu m'as dit vrai, eh bien! la chaise de poste est là... je pars pour le Hertford. (Il monte le perron.)

## SCÈNE II.

ROBINSON, seul.

Relisons les instructions de l'amiral. (Il se place sous un réverbère et lit.) « Mon bon Robinson, puisque le digne frère d'armes à qui le commandement de l'escadre vient d'être confié te permet de partir d'avance, retiens bien ce que je t'écris. Si mon frère Édouard apprend brusquement le coup dont je suis frappé, il est perdu! Sa frêle existence ne résistera pas à cette secousse! Avant qu'un étranger, un indifférent n'ait parlé, fais-lui remettre ma lettre, qu'il parte pour le Hertford, où l'attend une parente qui adoucira pour lui une épreuve dont Dieu me sauvera peut-être, moi innocent! Tu accompagneras Édouard dans notre terre... » (S'interrompant.) Je ne le puis... je suis retenu comme témoin dans l'affaire de l'amiral: mais j'ai fait prévenir en secret Hopkins, le plus vieux serviteur de la maison. (Il continue de lire.) « Surtout ne perds pas un moment... Tu n'auras peut-être que quelques heures d'avance sur moi... Si Édouard refuse de te croire, prévien le maréchal de l'Amirauté. » C'est fait; tout est convenu avec lui.

## SCÈNE III.

ROBINSON, ÉDOUARD.

ROBINSON.

Eh bien?

ÉDOUARD.

Oui, tu as raison... mon bon Robinson... pardon d'avoir douté de ta parole... pardon à mon John d'avoir douté de sa victoire...

ROBINSON.

Eh bien! alors?..

ÉDOUARD.

Oui... mais j'ai réfléchi... je ne pars pas.

ROBINSON.

Vous ne partez pas?

ÉDOUARD.

Non.

ROBINSON.

Vous refusez d'obéir à votre frère?

ÉDOUARD.

Pour son bonheur... son bonheur qui n'est pas encore assuré... Tu ignores peut-être qu'au moment de prendre le commandement de l'escadre, John allait conclure un mariage; et si ce mariage ne se renoue pas, c'est son malheur, son malheur

éternel! Je n'ai pas revu miss Amélie, sa fiancée, depuis le jour où je me suis séparé de mon frère; elle nous a brusquement quittés, mais, sans doute, nous allons la retrouver auprès de son père revenu avec l'escadre... mes prières ont déjà arraché à miss Amélie un consentement qui a rendu la vie au cœur de mon bien-aimé John... Ce consentement, il ne faut pas qu'elle le reprenne, et ce n'est qu'à Londres que je puis la chercher... la supplier de nouveau... Tu vois, Robinson, qu'il est impossible que je parte.

ROBINSON, à part.

Que lui dire? la vérité! ce sera plus court! (Haut.) Vous ne reverrez plus miss Amélie.

Grand Dieu!

ÉDOUARD.

Elle dédaigne l'amour de votre frère... elle a fui loin de lui... elle est indigne de son choix.

ROBINSON.

ÉDOUARD.

Ah! pauvre frère!

ROBINSON.

Votre frère va ensevelir sa douleur au fond du Hertford... jugez s'il est nécessaire qu'il vous y retrouve.

ÉDOUARD.

Oh! oui... alors il est nécessaire que je parte... Je ne pourrai donc pas voir mon bon John heureux!... Ma dette ne sera donc pas payée!...

ROBINSON.

Venez! venez, milord!

ÉDOUARD.

Oui, il le faut! je m'abandonne à toi... j'obéis à mon frère... Mon Dieu! si pourtant j'avais pu la revoir. (Robinson l'entraîne, il monte dans la voiture et disparaît.)

ROBINSON, seul.

Enfin, il est parti! je suis tranquille.

## SCÈNE IV.

WILKIE, ROBINSON.

Ah! Robinson, où est le jeune Édouard?

ROBINSON.

Cette voiture, que vous entendez encore, l'emporte vers la terre de l'amiral. Hopkins a ordre de crever tous les chevaux, et de ne s'arrêter que dans le Hertford.

WILKIE.

A la bonne heure! sais-tu, s'il n'avait pas quitté Londres, sais-tu quel affreux spectacle lui était réservé?

ROBINSON.

Le procès de l'amiral?

WILKIE.

Ce n'est rien encore; mais, déjà, par un infernal artifice la nouvelle de notre défaite, qui devrait être un secret encore, est répandue dans le peuple; on l'accompagne perfidement de commentaires injurieux pour le courage de notre brave ami... On l'accuse de lâcheté et de trahison... Ces semences de fureur et de haine germent déjà... On savait que l'amiral, comparissant devant ses frères d'armes, devra sortir du tribunal pur et justifié... On veut imposer la condamnation à la Cour martiale, et pour arriver à ce but sanguinaire, Cleveland, l'ennemi juré de Byng, s'est hâté d'abuser l'opinion: des pamphlets diffamatoires, d'odieuses caricatures, des articles dictés par la haine circulent de main en main, des émissaires stipendiés par lui parcourent la Cité... Cette agitation s'est propagée... l'émeute gronde et ferment, et l'on a formé l'horrible projet de venir dégrader Byng en effigie dans la cour de l'Amirauté.

ROBINSON.

Infamie!

WILKIE, exalté.

Une voiture me ramenait et ramenait aussi ma fille que Byng a pu sauver encore de sa folie. Eh bien! cette voiture a été arrêtée par un rassemblement tumultueux qui promenait une horrible inscription. Ne pouvant passer, je me suis jeté hors de la portière, j'ai couru à l'Amirauté pour demander qu'on donne des ordres, qu'on arrête cette orgie d'une démente aveugle. — Mais, est-ce la faute de ce peuple si sa colère méconnaît l'innocent? s'il ne renvoie pas la réprobation aux auteurs véritables de ses malheurs? Il faut une victime à l'orgueil national blessé. — On jette, à ces fureurs égarées, l'honneur, le sang de Byng calomnié! Le fils d'un héros, type lui-même de valeur et de loyauté, tombera massacré par une populace en délire, ou immolé dans une vengeance juridique; qu'importe! Fox, Newcastle, Hardwick garderont leurs places, et sir Harry Cle-

veland touchera en paix les émoluments de secrétaire de l'Amirauté. Est-il besoin d'autre chose? Tout est bien, et l'Angleterre doit être satisfaite!

## SCÈNE V.

ROBINSON, AMÉLIE. (On entend des cris.)

AMÉLIE.

Mon père! mon père!... sauvez-moi! sauvez-moi!... je meurs d'effroi! les cris de ces hommes, leurs projets affreux!... Ah! ma tête s'est perdue!...

WILKIE.

Miss Amélie!... ce n'est pas pour nous qu'il faut trembler aujourd'hui... Mais ces cris semblent se rapprocher... il faut à tout prix empêcher ce hideux sacrifice... Oui... je vais à l'Amirauté! car si je restais ici, ce ne serait plus l'amiral qui serait immolé en effigie, ce serait moi, moi qui serais tué sur cette place en défendant l'honneur d'un frère d'armes et d'un ami! (Il monte précipitamment le perron et disparaît.)

## SCÈNE VI.

ROBINSON, AMÉLIE. (Les cris redoublent.)

AMÉLIE.

Ah! ces fureurs... cet odieux spectacle... je crois que ma raison m'abandonne!... car tout à l'heure, dans la foule, il m'avait semblé apercevoir déguisé...

ROBINSON.

Qui?

AMÉLIE.

Un vertige!... une hallucination encore!... j'avais cru apercevoir mon fiancé... Gaston de Frontenac!... mais non... ma tête s'égaré!... Est-ce que c'est possible?... d'après la rigueur des lois de représailles... il viendrait se dévouer ici à la mort!... et c'est déjà assez de malheurs!... l'amiral prisonnier!... son frère éloigné!...

ROBINSON.

Lord Édouard!... Comment savez-vous?...

AMÉLIE.

J'ai entrevu le frère de l'amiral... sa chaise de poste a passé près de moi.

ROBINSON.

Et il n'a rien pu distinguer... rien comprendre à ce qui se passe.

AMÉLIE.

Rien!... la voiture volait avec tant de rapidité, qu'à peine en m'apercevant il a eu le temps de me regarder, d'étendre les mains vers moi...

ROBINSON.

Il vous a vue?

AMÉLIE.

Oui... mais la voiture l'a emporté aussitôt.

ROBINSON.

Oui, mais au premier relai peut-être... Ah! s'il vous a vue, miss, je redoute un grand malheur. (Il sort rapidement.)

## SCÈNE VII.

AMÉLIE, puis des HOMMES DU PEUPLE. (Les cris redoublent.)

AMÉLIE.

Ces cris... ils approchent... je voudrais fuir... je n'en ai pas la force!... (Des hommes du peuple entrent vivement dans un grand état d'excitation. Ils promènent un drapeau avec ces mots: MORT A BYNG! MORT AU TRAITRE!)

AMÉLIE, apercevant l'écriteau et cachant sa tête dans ses mains.

Oh! horreur! horreur!

CRIS.

Mort à Byng! mort au lâche! mort au traître!

AMÉLIE.

Ah! dérobons-nous à cet affreux spectacle.

PREMIER HOMME, montrant Byng qui arrive par le fond.

Amis, le voilà! le voilà lui-même... Il arrive à l'Amirauté... il ne peut nous échapper.

TOUS.

Mort à Byng!

AMÉLIE.

L'amiral! je reste!

DEUXIÈME HOMME.

Qu'il voie cette inscription avant de périr par nos mains...

TOUS.

Mort à Byng!!!

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BYNG, sans épée, conduit par des soldats. — (Nouveaux cris à l'entrée de Byng.)

Mort au lâche! mort au traître! (Byng s'avance calme, résigné, silencieux : la foule menaçante l'entoure : les soldats ont peine à la contenir.)

PREMIER HOMME.

C'est toi, misérable! qui nous a perdus.

DEUXIÈME HOMME, lui montrant l'écrécréant.

Tiens, lis, tu dois te reconnaître! (Byng, toujours les bras croisés, détourne la tête avec dédain.)

PREMIER HOMME.

La trahison t'étouffe. (Silence de Byng.)

DEUXIÈME HOMME, faisant le geste de ramasser de la boue à terre et la lui jetant.

Tiens, reçois ceci, trop noble encore pour ta face de traître.

AMÉLIE.

Ah! les misérables! (Byng tressaille, s'essuie le front, se recroise les bras, et demeure de nouveau impassible.)

TOUS.

A mort! à mort! Byng! (Ils s'avancent vers lui, que les soldats ne protègent plus, et qui demeure toujours impassible.)

AMÉLIE, avec force, s'élançant entre Byng et le peuple.

Ah! assez! assez! Et puisqu'il n'y a ici que des lâches pour insulter le plus pur, le plus noble des hommes, eh bien! il faut donc que ce soit une femme qui se lève pour vous rappeler à la pudeur de vos consciences!... Oui... tout à l'heure je tremblais... maintenant je n'ai plus peur... je vous regarde en face... Oui, en face... (Mouvement de la foule, qui recule.) Et je vais à ce soldat qui subit sans défense l'agonie de son honneur, et je lui dis: Ayez bon courage! ne faiblissez point aux premiers pas de ce Calvaire! Prenez cette main, cette main qui vous fut promise! mais ce n'est plus ici une femme qui vous parle, c'est Dieu qui se manifeste par la plus faible de ses créatures! Et vous, misérables! tremblez... tremblez! car Dieu est là, Dieu vous entend... et Dieu ne veut pas qu'on l'oublie!

BYNG.

Oh! je vous remercie, Amélie!... vous qui faites plus que de me donner du bonheur pour vivre... qui me donnez du courage pour mourir.

TOUS.

A mort! à mort! (Nouveaux cris. On entoure Byng.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, CLEVELAND, puis ÉDOUARD.

CLEVELAND, descendant par le grand perron, accompagné de soldats qui repoussent le peuple.

Arrêtez! respect à la justice! l'amiral Byng va repartir pour Portsmouth, où la Cour martiale s'assemble.

CRIS DU PEUPLE.

A mort! à mort!

CLEVELAND.

Pas de cris, pas de fureur, vous dis-je... cet homme appartient à la justice.

ÉDOUARD, percevant la foule et s'élançant auprès de Byng.

A la justice!... mon frère!...

AMÉLIE.

Édouard!

ÉDOUARD

La justice pour toi, mon frère!... pour toi!... oui, tu n'as plus d'épée... ces soldats qui t'entourent... mais c'est impossible!... Est-ce que toi, mon frère, tu pourrais jamais être accusé... flétri... Oh! je suis le jouet d'un songe!... Oh! oui!... c'est une affreuse vision qui pese sur moi... qui m'opprime... qui me tue... oh! je veux la repousser... elle se dissipera, n'est-ce pas? n'est-ce pas que je rêve? (Apercevant le drapeau.) Mort à Byng! mort au traître!... Oh! c'est horrible! (Avec une explosion de sanglots.) Oh! par pitié, réveillez-moi! mais réveillez-moi donc!

BYNG.

Édouard!... mon frère!... du calme!... du courage! c'est une accusation dont je sortirai vainqueur!...

ÉDOUARD, d'une voix entrecoupée par les sanglots et par les convulsions.

C'est donc bien vrai!... on t'accuse... on te déshonore, mon frère, mon noble frère!... (A Cleveland.) Monsieur... monsieur... c'est vous... vous qui voulez emmener mon frère?... Mais il n'est pas coupable! Oh! ne le perdez pas!... Oh! je vous en prie, grâce! grâce!... (Il s'attache violemment à l'habit de Cleveland; sa voix s'éteint; il détaille avec un tremblement convulsif.)

BYNG, le saisissant et le ramenant dans ses bras

Edouard!... mon frère!...

ÉDOUARD, expirant.

John! mon bon John!... je te défends... je... Oh! viens! oh! mon Dieu!... oh! je meurs... je meurs!... (Il s'affaisse dans les bras de Byng.)

Evanoui!

AMÉLIE.

Il n'est pas évanoui... il est mort!

BYNG, d'une voix terrible.

Mort!... (Stupéfaction générale.)

AMÉLIE.

BYNG, regardant Edouard.

Tout ce qui m'aimait au monde!... (Avec une énergie terrible.) Ah! malheur à vous tous!... Vous m'avez pris mon épée... vous m'avez pris mon honneur, et rien!... je n'ai rien dit... Vous avez assassiné l'enfant que mon pauvre père m'avait légué... Vous avez tué mon frère!... Oh! maudits soyez-vous!... (En délire et avec une effroyable explosion.) N'approchez pas!... n'approchez pas!... ne tentez pas de me prendre ces restes... ils ne me quitteront plus... Mon frère... Edouard... mort... mort!... Place! place!... laissez passer les deux frères!... (1) (Il prend Edouard dans ses bras et s'élançe précipitamment sur les degrés de l'hôtel de l'Amirauté. Mouvement dans la foule.)

## HUITIÈME TABLEAU

La salle du conseil de l'Amirauté à Portsmouth. — Plusieurs portraits d'officiers supérieurs de marine dans la salle.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, le conseil est assemblé.

LE VICE-AMIRAL SMITH, président; BYNG, assis devant le conseil; LORD ROBERT BERTIE et quelques autres OFFICIERS DE MARINE debout devant la table du conseil. Sur le côté, le public contenu par des barrières. Des SOLDATS sont aux issues de la salle.

LE PRÉSIDENT.

Lord Robert Bertie, vous avez juré de dire toute la vérité; vous êtes-vous aperçu que l'amiral Byng, pendant le temps de l'action, ait donné quelques marques de crainte ou de trouble, ait apporté quelque lenteur dans l'exécution de ses manœuvres?

Aucune.

LE PRÉSIDENT.

A-t-il donné ses ordres de sang-froid, avec présence d'esprit, sans paraître manquer de courage personnel?

LORD ROBERT, avec force.

Lui, manquer de courage personnel!... oh! bien au contraire.

Sir Patrick Gardner, et vous, messieurs, c'est là votre avis?

L'OFFICIER.

Absolument comme sir Robert. (Signe d'adhésion des autres officiers.)

LE PRÉSIDENT.

Amiral John Byng, vous avez la parole pour votre défense.

BYNG (2).

Qu'ai-je à ajouter, milords, aux témoignages de ces braves officiers? Mon honneur est sauf... qu'importe ma vie!... On l'a faite pour moi odieuse et intolérable! Il a été essentiel à quelques personnes de faire prendre le change sur les véritables auteurs de la perte de Minorque. On a tronqué ma défense, altéré le texte de mes lettres... On m'a refusé les témoins dont j'avais besoin. Victime désignée pour détourner l'indignation et le ressentiment d'un peuple offensé, mes ennemis même doivent, à l'heure qu'il est, me croire innocent. Rendu aujourd'hui au calme d'une âme anéantie par la douleur, je souhaite que l'effusion de mon sang, s'ils peuvent le faire répandre, contribue au bonheur de mon pays; et, tout en regrettant que mes efforts n'aient pas été suivis de plus de succès, et que l'armement qui était sous mes ordres ait été trop faible pour une expédition de cette importance, ma conscience est là, et je remercie Dieu de m'avoir laissé son témoignage qui me fait calme, tranquille et inébranlable. (Apercevant le portrait de son père et éclatant en sanglots.) Cette image!... mon père!... ce héros!... Ah! mon père, de-

(1) Cette mort subite du jeune Édouard, à la vue de son frère, est historique.

(2) Paroles laissées par Byng, et retrouvées au ministère des Affaires étrangères.

vais-tu t'attendre en mourant que ton fils serait traîné sur le banc des coupables et des félons?... (Mouvement d'intérêt dans le fond.)

LE PRÉSIDENT.

Amiral Byng... vous n'avez rien à ajouter pour votre défense?

BYNG.

Rien! (Les juges se lèvent pour sortir.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, CLEVELAND.

CLEVELAND.

Mais moi, milords, je dois ajouter à l'accusation. Les charges qui pèsent sur l'amiral Byng ne s'accroîtraient-elles pas, que son crime serait prouvé, et sa condamnation juste. La loi punit de mort quiconque n'a pas fait les derniers efforts pour détruire les vaisseaux ennemis, ou porter secours aux vaisseaux de Sa Majesté. Mais ce n'est plus de négligence seulement que je viens accuser l'amiral Byng, c'est de trahison et de complicité avec nos ennemis. (Mouvement général.)

BYNG.

Cette insulte grossière... allons, sir Harry Cleveland, est-ce que par hasard, vous vous proposeriez de me faire absoudre? Ceux qui vous emploient vous casseront aux gages comme un instrument maladroit.

CLEVELAND.

Si j'ai tardé tant à venir déposer devant le Conseil d'une pareille accusation, c'est que je ne voulais arriver qu'avec toutes les preuves... et je les ai. Eh bien! moi, sir Cleveland, secrétaire de l'Amirauté... j'accuse l'amiral John Byng, d'avoir reçu dans la nuit qui a précédé son départ, un officier Français, et de s'être entendu avec lui pour trahir les intérêts de l'Angleterre, et livrer à nos ennemis la victoire!.. Demandez à l'amiral s'il n'a pas fait disparaître et retourner en France cet officier, en prenant soin, pour plus de secret, de le faire passer pour mort aux yeux de tous... L'homme dont vous vous étiez servi pour cette coupable évasion, arrêté, confronté avec des témoins par les ordres de l'Amirauté, n'a pu nier la mission dont vous l'aviez chargé.

BYNG.

Et vous osez dire que c'est la trahison?

CLEVELAND.

Je ne sais quel est le motif que vous oserez alléguer, mais je jure que, comme vous êtes un traître, cet officier, un espion peut-être, était à coup sûr un agent de corruption.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, GASTON, sortant des rangs du public et rejetant le manteau qui couvre son uniforme.

GASTON.

Et moi... moi cet officier... je vous dis que vous mentez!

(Mouvement général.)

LE PRÉSIDENT.

Un officier français ici!... vous avez osé pénétrer... ignorez-vous, monsieur, que la loi inexorable des représailles, condamne à mort le premier prisonnier de votre nation qui tombera entre nos mains?

GASTON.

Je n'ignore rien, milord... il ne s'agit point de ma vie. Je viens défendre mon honneur d'une accusation infâme que j'ai connue trop tard, je viens remplir une mission sacrée, au nom de la France... Oui... il est vrai, ce noble accusé et moi, nous nous sommes vus la nuit de son départ... Oui, une lutte terrible a commencé entre nous... blessé et sans défense, ma vie lui était livrée! Eh bien! il a laissé vivre en moi le plus cruel ennemi de son bonheur, pour qu'un homme qui porte comme lui l'uniforme ne manquât pas au poste assigné par la discipline, (A Cleveland) Et c'est celui que vous osez accuser de trahison!... (Mouvement d'incrédulité de Cleveland). Ne souriez pas et ne hochez pas la tête, monsieur; pour certifier mon témoignage... j'ai plus qu'un serment, j'ai ma vie que je sacrifie... Ce n'est pas comme vos serments, monsieur, cela ne se donne qu'une fois!

CLEVELAND.

Monsieur...

GASTON.

Oh! peu importe votre opinion (Montrant le tribunal), ce sont des officiers qui composent le Conseil, et des officiers me croiront... Et maintenant, Byng, je t'ai dû l'honneur! au nom des devoirs de la grande famille des armées, au nom de cette sainte religion du drapeau qui nous fait adversaires tous ces jours de bataille, frères le lendemain... je viens apporter à

tes juges, mon sang! à toi, la réhabilitation et l'honneur! Dieu soit béni! je puis te donner la main et te dire: Frère! nous sommes quittes.

BYNG.

Digne Français! Ah! l'on peut consentir encore à être sauvé... à vivre en ce monde où l'on trouve de si nobles cœurs!

GASTON, au président.

Milord président, mes supérieurs m'avaient chargé de vous faire parvenir une lettre pour la justification de l'amiral; ils signoraient ce que me coûterait ma mission... Mais à tout prix j'ai dû la remplir tout entière... Milord président, veuillez m'entendre. (Il lit. Musique à l'orchestre.) « Je suis très-touché de l'affaire » de l'amiral Byng; je puis vous assurer que tout ce que j'ai vu » et entendu de lui est entièrement à son honneur. Après avoir » fait tout ce qu'on pouvait raisonnablement attendre de lui, il » ne doit pas être blâmé pour avoir souffert une défaite. Toute » sa conduite a été celle d'un habile marin, et digne d'être admirée avec justice. La fortune, qui préside à toutes les batailles, particulièrement à celles qu'on livre sur mer, nous a » été plus favorable qu'à nos adversaires. Je suis convaincu, » et c'est le sentiment général, que si les Anglais avaient opiniâtrement continué le combat, toute leur flotte aurait été » détruite. Il ne peut y avoir d'acte de plus insigne injustice » que celui qu'on entreprend actuellement contre l'amiral Byng. » Tout homme d'honneur et tout officier des armées doit » prendre un intérêt particulier à cet événement (1). »

Signé: l'homme qui a vu le combat, du rivage de Minorque; signé: le vainqueur de Port-Mahon; signé: le maréchal de Richelieu. Et l'homme qui lui avait demandé cette lettre en faveur du prévenu, s'appelle Voltaire. Et maintenant, milords, ne faites pas inutile ce noble témoignage! ne sacrifiez pas à un implacable orgueil cette victime innocente et glorieuse... ne vous faites pas meurtriers pour n'être pas vaincus... et l'eussiez-vous été, sachez-le bien, le vaincu de la France est assez grand encore pour que vous lui rendiez son épée sans vous abaisser! Maintenant, je dépose cette lettre sur la table du Conseil... ma tâche est finie... à vous de juger l'accusé... à Dieu de juger le tribunal.

LE PRÉSIDENT.

Le tribunal n'a pas à laisser planer le moindre doute sur toute la loyauté de votre conduite. Il admire votre courage, votre loyauté; mais il doit ordonner que vous soyez remis entre les mains de l'Amirauté.

GASTON.

Je suis prêt.

LE PRÉSIDENT.

Quant à l'accusé Byng, le Conseil va se retirer pour délibérer sur son sort. (Les juges se retirent dans une salle du fond.)

## SCÈNE III.

GASTON, BYNG, WILKIE.

WILKIE.

Amiral, je viens vous apporter de bonnes espérances... Oui, sachez-le, l'opinion revient de ses égarements contre vous... elle déteste le crime dont on la faisait complice, et s'intéresse à la victime qu'on a voulu lui faire immoler... Oui, ce n'est plus vous, amiral, qui êtes accusé par le peuple anglais, ce sont vos persécuteurs... et la conscience publique dicte à vos juges l'absolution que je viens attendre avec confiance. (Bruit d'une sonnette.) Tenez, le Conseil rentre en séance... Oh! nous n'avons plus peur.

BYNG.

Pour vous, mes amis, et non pour moi, puisse votre espérance n'être pas trompée!..

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT, LES JUGES.

LE PRÉSIDENT, lisant.

« Le conseil de guerre scéant à Portsmouth (2) pour juger John » Byng, amiral de l'Escadre bleue, est d'avis qu'il n'a pas fait de » son mieux dans le combat qui a eu lieu le 20 mai 1756 entre la » flotte de Sa Majesté et la flotte du roi de France; et pense, en » conséquence, que l'article 12 d'un acte du parlement est en » partie applicable au prévenu, et attendu que cet article pro- » nonce la peine de mort en son sens absolu, sans laisser, sous

(1) Texte historique de la lettre de Richelieu.

(2) Texte historique de l'arrêt.

quelque circonstance que ce soit, aucune alternative à sa discrétion, le Conseil condamne ledit amiral John Byng à être fusillé à bord de tel vaisseau que les lords de l'Amirauté désigneront...

WILKIE.

Mais cette sentence est un crime!

LE PRÉSIDENT, reprenant sa lecture.

» Attendu cependant qu'il résulte des dépositions de tous les officiers qu'il n'est pas resté en arrière dans le combat, et qu'il n'a pas manqué un instant de courage ni de sang-froid, le Conseil ne pense pas que sa faute ait été occasionnée par lâcheté ou désaffection...

BYNG.

Ah! ils m'ont laissé l'honneur!

LE PRÉSIDENT.

» Et, en conséquence, il juge unanimement de son devoir de le recommander à la clémence royale. »

BYNG.

De la clémence! — Allons donc! La clémence sauve le condamné; elle n'aboutit pas l'innocent.

GASTON.

Mon sang aura donc été stérile pour sauver cette victime!.. (Apercevant le portrait de Georges Byng.) Ce portrait, celui de son père. (Saisissant la main de l'amiral.) Amiral, vous pouvez lever la tête avec orgueil! L'illustre maison de Byng se relève aujourd'hui au lieu de déchoir... Jusqu'à présent elle n'avait donné à l'Angleterre que des héros... de ce moment elle compte un martyr. (Les gardes s'avancent pour emmener Gaston et Byng.)

## ACTE CINQUIÈME

### NEUVIÈME TABLEAU

Le pont du vaisseau *le Monarque*. — Aspect tout différent de celui du 3<sup>e</sup> acte. — Tout le bâtiment est enveloppé d'un brouillard épais qui ferme le théâtre aux premiers plans. — Le jour est terne et gris. — La rampe à demi-baissée.

### SCÈNE PREMIÈRE.

BYNG, LORD ROBERT BERTIE, OFFICIERS.

LORD ROBERT.

Espérez, amiral! espérez!... Vous le savez, vos juges inquiets de leur sentence, effrayés de leur œuvre, ont demandé, pour vous sauver, à être relevés du secret qui leur a été imposé par la loi sur les opérations du Conseil.

BYNG.

Ma mort les trouble plus que moi, je le sais; mais le bill qui leur permettait de parler, adopté par la chambre des Communes, a été, vous ne l'ignorez pas, rejeté par la chambre des Lords.

LORD ROBERT.

N'importe! l'opinion publique tout entière réclame votre grâce, et sans doute au dernier moment...

BYNG, montrant Gaston qui s'avance.

Ah! ce n'est pas pour une destinée comme la mienne qu'il faut du courage... l'homme qu'il faut admirer, le voici... c'est Gaston, qui va mourir en même temps que moi... lui, jeune, heureux, aimé!... victime de cette cruelle loi de représailles à laquelle l'a livré le plus héroïque dévouement! (Allant à Gaston.) Capitaine, faites, en me tendant la main, que je puisse me pardonner d'avoir causé votre perte.

GASTON.

Ne vous en accusez pas, amiral...

BYNG.

J'avais écrit aux lords de l'Amirauté pour leur représenter toute la barbarie de la décision qui vous condamne... Offert en holocauste à la discipline, moi je subis mon arrêt sans murmurer... mais vous! votre heure approche comme la mienne... le sursis qui avait été apporté à votre exécution expire... et rien! rien n'arrive de l'Amirauté!

GASTON.

Ne dois-je pas subir mon sort comme vous, amiral, avec résignation?

BYNG.

Tant de bonheur vous était promis!... et, à défaut de ce bonheur, n'avez-vous pas désiré revoir, un moment du moins, la femme qui vous est si chère!...

GASTON.

Amiral!...

BYNG.

Oh! vous pouvez l'avouer sans crainte, et tout à l'heure peut-être vous verrez que je l'avais deviné... D'ailleurs, je n'appartiens plus à cette terre... j'échappe à ses faiblesses, à ses regrets... Et tenez... on m'apporte des nouvelles de l'être à qui ma destinée doit se trouver réunie!...

GASTON.

Et qui donc?

BYNG.

Mon frère!... Permettez, capitaine, que je m'informe de l'acquiescement de ma dernière dette envers lui!

### SCÈNE II.

LES MÊMES, ROBINSON.

BYNG.

Approche, mon ami!... Eh bien! eh bien! tu arrives du Hertford... tu as fait rendre les derniers devoirs à mon pauvre Edouard?...

ROBINSON.

Vos parents, quelques amis et moi, nous avons suivi silencieusement ses restes... jusqu'à la sépulture de famille.

BYNG.

Et je n'ai pu les suivre, moi!... retenu ici!... Mais, après tout, pourquoi me plaindre de mes persécuteurs?... Ils ne m'ont pas permis d'accompagner mon pauvre frère jusqu'au caveau de mes pères... mais grâce à eux, je vais pouvoir accompagner Edouard plus loin!... Robinson, c'est à côté de lui que tu feras déposer mes restes... Mais, une fois hors d'ici, dis-moi, n'auront-ils rien à craindre de la fureur du peuple?

ROBINSON.

Amiral, tout le peuple anglais vous plaint, vous admire... accuse vos ennemis... et s'épouvante de votre supplice; pour comble d'effroi le vent gronde, la mer est houleuse et les éléments semblent partager sourdement l'indignation des hommes... *Le Ramillies*, votre vaisseau amiral, à l'ancre dans la rade de Portsmouth, a rompu sa chaîne d'amarrage... on dirait qu'il veut voler au secours de son commandant...

BYNG.

Mon noble vaisseau! Etait-ce ainsi qu'il devait me voir succomber!...

ROBINSON.

Ce spectacle a frappé la foule... son intérêt pour vous, son émotion ont redoublé.

BYNG, à Gaston.

Vous voyez, capitaine, que je puis mourir. (Apercevant Wilkie.)

### SCÈNE III.

LES MÊMES, WILKIE.

WILKIE.

Amiral!... Eh bien! pas de grâce...

BYNG.

Non. Et pas même pour ce digne Français... Mon chapelain m'attend... quelques dispositions dernières à prendre... Gaston, je vous laisse avec sir Francis, il veut vous parler, je crois... (A Gaston et aux officiers) A bientôt mes amis... à bientôt... Robinson, suis-moi...

### SCÈNE IV.

GASTON, WILKIE.

WILKIE.

J'avais hâte de serrer votre main, capitaine... C'est de ma part une expiation!

GASTON.

Une expiation?

WILKIE.

Oui... vous le dirai-je, moi, le père d'Amélie, je vous haïssais instinctivement, vous qui disputiez son cœur à l'homme auquel je dois la vie et l'honneur... Mais l'amiral m'a éclairé sur le rival qui est aujourd'hui son ami le plus cher... C'est lui qui m'a fait pressentir la réparation que je vous dois... Vous n'avez pas osé, capitaine, demander à revoir Amélie...

GASTON.

Non, je vous l'avoue... et cependant, la contempler un moment... entendre un mot de la bouche de celle dont l'affection était tout mon bonheur... celle qui avait daigné accepter mon

nom et ma main... Ah! c'eût été la récompense suprême d'une vie consacrée au devoir.

WILKIE.

Capitaine, vous allez revoir miss Amélie... vous allez la revoir telle que son père pouvait vous l'amener... et telle que l'amiral Byng a voulu vous la rendre.

GASTON.

Que voulez-vous dire, sir Francis?

WILKIE.

Vous allez la revoir... à la chapelle disposée à bord du vaisseau, devant le prêtre catholique qui doit recevoir vos serments.

GASTON.

Que dites-vous!... il se pourrait!... Ah! comment vous exprimer...

WILKIE.

Ce n'est pas moi que vous devez remercier, Gaston... c'est l'amiral qui a deviné dans son noble cœur que vous vouliez mourir avec le nom de l'époux d'Amélie... C'est lui qui vous unit tous deux.

GASTON.

Non! c'est un rêve!... Amélie, à moi!... je pourrai presser ses mains dans la mienne avant le moment suprême! Ah! tout enfant encore, ma mère nous disait souvent que lorsqu'une âme pure abandonne la terre, un ange descend du ciel et tend la main à la créature qui remonte vers Dieu! Cette sublime croyance, vous la réalisez pour moi... Que me fait cette terre périssable?... Amélie va s'enchaîner à moi par un serment sacré au delà de cette vie même!... Ah! tout mon être n'est plus que le saint élan d'une joie divine, et il me semble que mon âme, prête à s'enfuir vers le ciel, a déjà des ailes qui la souèvent pour aller au-devant d'Amélie!... Amélie!... Ah! dites-moi encore que je vais la revoir!

WILKIE.

Regardez!...

### SCÈNE V.

LES MÈMES, AMÉLIE, en blanc (Riche toilette de mariée), sortant de l'écouille.)

GASTON, s'agenouillant.

Amélie!

AMÉLIE.

Oui, c'est moi!... moi, que Dieu fait bien heureuse... dans cette épreuve terrible!... Je suis à vous, Gaston, sans ingratitude envers un généreux ami... sans résistance à mon père... Je me suis parée pour cette douce et triste fête, sans hésitation et sans crainte... Ce coup fatal qui vous menace... ah! je suis tranquille, Gaston, en vous atteignant, il me délivrera... Comme votre existence, votre mort m'appartient, et la bénédiction de mon père suivra l'épouse fidèle qui ira s'unir avec vous pour l'éternité au sein de Dieu. (Un officier paraît.)

WILKIE.

Gaston, Amélie, le prêtre vous attend; allez... je vais vous suivre.

GASTON.

Venez, mon Amélie bien-aimée... ma femme!... (Il donne la main à Amélie, et tous deux descendent par l'écouille.)

### SCÈNE VI.

CLEVELAND, WILKIE.

WILKIE.

Monsieur Cleveland!... vous ici?...

CLEVELAND.

Oui, sir Francis. Je veux parler à l'amiral.

WILKIE.

Vous osez vous présenter devant le condamné... vous!... ah! c'est trop tôt ou trop tard, monsieur... Ce n'est plus l'heure des accusateurs, et ce n'est pas encore celle des bourreaux!

CLEVELAND.

Je viens pour sauver l'amiral.

WILKIE.

Vous?

CLEVELAND.

Il vivra, vous dis-je! il faut qu'il vive! Je l'aperçois, laissez-moi avec lui.

WILKIE.

Vous... vous le sauvez!... y aurait-il encore quelque espoir? Tout va bien. Représentez-moi auprès d'Amélie et de son époux, je vais tenter encore de leur conserver un ami. (Il sort.)

### SCÈNE VII.

BYNG, CLEVELAND.

BYNG.

Monsieur Cleveland!... vous ne pouvez être ici, ce me semble, monsieur, que comme représentant de l'amirauté... L'heure de mon exécution approche, je le sais... mais serait-elle avancée?

CLEVELAND.

Amiral, je viens, au nom de l'Amirauté... mais en secret...

BYNG.

En secret... pourquoi donc?... L'Amirauté, pourtant, n'a pas cherché le mystère... pour les accusations qui vous ont livré mon honneur et mon sang...

CLEVELAND.

Vous vous méprenez sur les intentions de l'Amirauté à votre égard... elle a demandé, elle espère encore votre grâce.

BYNG, avec ironie.

Quand tout sera fini, sans doute... car je ne suis séparé que par quelques instants de l'heure de mon exécution.

CLEVELAND.

Oui, l'exécution est pour midi... dans un quart d'heure... mais il ne faut pas qu'elle ait lieu, amiral... (Mouvement de surprise de Byng.) L'honneur de la discipline est satisfait par l'arrêt du conseil... mais le vôtre, amiral, est resté intact... il vous a donné le droit de vivre pour une réparation.

BYNG.

Cet étrange changement de langage... c'est vous, monsieur Cleveland, qui me dites!...

CLEVELAND.

Écoutez... les moments sont précieux!... Le commandant de ce vaisseau, le *Monarque*, est d'accord avec ceux qui m'envoient... une embarcation va être mise à votre disposition... vous allez vous éloigner de l'Angleterre... Oh! seulement jusqu'à ce qu'on fasse ouvrir les yeux au roi... et bientôt, croyez-moi, c'est une grâce pleine et entière qui vous rouvrira la patrie.

BYNG.

Une évasion!...

CLEVELAND.

Oh! pour peu de temps, sans doute.

BYNG.

Une fuite!... oh! je comprends tout. Sir Harry Cleveland, vous n'avez pas pu me faire convaincre de lâcheté devant l'ennemi, et vous voulez me faire reculer et fuir honteusement, comme un coupable, devant l'exécution.

CLEVELAND.

Amiral, permettez...

BYNG.

Alors, je devenais bien le condamné, et vous... vous, vous êtes absous... Oh! assez, monsieur Cleveland... assez! moins de ce repentir qui est une trahison, et de cette humanité qui est un piège!

CLEVELAND.

Non, amiral! non, ce n'est point un piège!... (A mi-voix.) Et faut-il tout vous dire?... la Cité, les Parlements, toute l'opinion vous revient... Que votre sang coule... et l'on vous proclame un martyr!... et la nation se déclare contre nous!... Vous voyez donc bien qu'il faut que vous viviez pour épargner des regrets à votre patrie.

BYNG.

Et une disgrâce à vous et à vos amis, monsieur Cleveland? On veut sauver la victime... non par pitié pour elle, mais parce que les persécuteurs qui me conduisent au supplice savent bien que sur le premier degré de mon échafaud ils vont trouver leur pilori.

CLEVELAND.

Amiral!...

BYNG.

Non, oh! non, cessez de l'espérer... non, je ne vous sauverai pas... non... Vous avez enlacé la victime de tant de pièges que vous avez été pris enfin!... Pour mieux étouffer en moi la vérité vengeresse, vous avez voulu vous repaître de mon sang... et maintenant ce sang vous inonde au passage et vous étouffe... et vous criez grâce!... Grâce pour vous!... non! pas de grâce, misérable, il est trop tard!... Ce sang, vous le boirez tout entier.

CLEVELAND.

Amiral! oh! par pitié!... songez que quelques minutes encore nous séparent de l'heure fatale!... Ces instants, employez-les, de grâce, pour vous

BYNG.  
C'est vrai, sir Harry Cleveland, ces derniers moments, je sais l'usage que je dois en faire... et je vous ordonne de sortir. (Il chasse du geste Cleveland, qui, après un moment d'hésitation, sort.)

## SCÈNE VIII.

BYNG, WILKIE.

WILKIE.  
Amiral!... amiral!...  
BYNG.  
Qu'avez-vous, mon ami!... quelle agitation?...  
WILKIE.  
Ah! c'est la joie... je ne puis... je ne puis parler.  
BYNG.  
Qu'est-ce donc?  
WILKIE.  
Vous vivrez... mon ami!... mon sauveur!... vous vivrez!  
BYNG.  
Moi!...  
WILKIE.  
Et avec honneur!... Est-ce qu'autrement, pour vous, ce serait la vie?... Écoutez... à l'instant, le maréchal de l'Amirauté, un ami aussi de votre famille, vient d'arriver à bord du *Monarque*... il s'est enfermé avec le commandant... alors je n'ai pu résister au besoin de prêter l'oreille à travers la cloison de la chambre... et j'ai entendu ces mots... « Il vivra!... sa mort serait un crime... il vivra, c'est l'ordre du roi!... » Oh! j'en suis sûr... je l'ai bien entendu... mon amiral!...

UN OFFICIER, paraissant.  
De la part de l'Amirauté à Son Excellence l'amiral Byng.  
WILKIE.  
Que vous disais-je? (Amélie et Gaston remontent.)  
BYNG, ouvre la lettre.  
Que vois-je?  
WILKIE.  
Cette joie céleste sur son visage... plus de doute, il est sauvé!  
(A Gaston et à Amélie qui reparassent.) Gaston, Amélie... l'amiral vivra!

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, GASTON, AMÉLIE, puis ROBINSON.

AMÉLIE ET GASTON.  
Se peut-il?  
BYNG.  
Gaston! Amélie!... J'aurais dû vous suivre à l'autel où vous venez d'être unis... mais je me préparais à ce passage terrible de la vie à l'éternité... Je ne m'en suis pas moins associé à votre bonheur, nobles amis!... et le pauvre condamné peut encore vous offrir son présent de noces... Amélie de Frontenac, lisez... (Il lui donne le papier.)  
AMÉLIE.  
Ciel!... Gaston, sauvé!...  
GASTON.  
Que dites-vous, Amélie!...  
AMÉLIE.  
Oui!... oui! des nouvelles arrivées de Versailles... Les cruautés reprochées aux Français démenties, leur commandant avait

fait grâce. Gaston! Gaston... au premier échange vous serez rendu à la France...

GASTON.  
Qu'entends-je! Mais alors... je suis donc sauvé seul?...

BYNG.

Seul!

WILKIE.

Ah! c'est donc en vain que j'ai espéré pour lui!

GASTON.

Mais vous, amiral!...  
BYNG, montrant le chapelain et le piquet de soldats qui entrent.  
Moi, ne vous ai-je pas dit que mon frère m'attendait?

AMÉLIE, avec larmes.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

ROBINSON.  
Amiral... au delà de ces brumes qui dérobent aux yeux cet indigne supplice, toute la flotte, toute la population rassemblée est là qui attend le signal terrible avec une pieuse douleur!...

BYNG.  
Robinson, mon vieil ami!... (Il détache les boutons de sa manche.) Tiens, garde ce souvenir de moi... (Au lieutenant qui lui présente un bandeau.) Non... pas de bandeau sur mes yeux.

WILKIE.  
Amiral!... il sera fait ce que vous voudrez... mais croyez-moi, je juge de ces malheureux soldats par moi-même... Si leur regard peut se rencontrer avec le vôtre... ils n'auront pas la force de diriger leur coup.

BYNG.  
Vous croyez, sir Francis. Ah! s'il en est ainsi, je cède... il ne faut pas empêcher ces braves gens de faire leur devoir... (A l'officier.) Lieutenant, pour signal, je laisserai tomber... (Prenant le mouchoir des mains d'Amélie.) ce mouchoir!... teint du sang d'un ami innocent, il vous sera rendu, Amélie. Amélie! Gaston! Wilkie! je ne vous reverrai plus que dans l'éternité!... Mon père, n'est-ce pas que tu attends ton fils avec tendresse, avec orgueil... (Conduit par le chapelain, il s'éloigne, les soldats se placent et le couchent en joue.)

GASTON.  
Amélie, demandons à Dieu de recevoir l'âme du juste dans un rayon de sa lumière éternelle. (Il s'agenouille avec Amélie. — Byng, à demi-caché par la nuit, laisse tomber le mouchoir. — Explosion. — Byng tombe foudroyé.)

WILKIE, aux officiers.  
Messieurs, nous venons de tuer le meilleur et le plus brave officier de notre marine. (Musique harmonieuse. — Le brouillard se dissipe.)

GASTON.  
Dieu m'a entendu, Amélie!... La justice immortelle fait descendre une auréole sur le martyr, devant l'Angleterre qui pleure et se tait, devant la France, plus grande encore par sa pitié que par ses triomphes.

## DIXIÈME TABLEAU

Le brouillard achève de se dissiper, et laisse voir l'immense panorama des côtes d'Angleterre et toute l'escadre britannique, avec ses ponts et ses mâts chargés de spectateurs.

FIN.